

Les associations Evropa Film Akt **Art Gothique Tendre**

Présentent

Le Festival L'Europe autour de l'Europe

5^{ème} édition

Liberté et dépendances

Du 14 mars au 14 avril 2010

Paris

Cinéma l'Entrepôt L'Institut hongrois La Filmothèque

Normandie

Moulin d'Andé • Le Théâtre Bernay · Le Rex Pont Audemer • Cinéma Royal Rouen • UGC Ciné Cité

www.evropafilmakt.com































MAIRIE DU 14' ARRONDISSEMENT DE PARIS



Association Evropa Film Akt 22 rue des Parcieux, 75014 Paris

Association Art Gothique Tendre 7 rue Lobrot, 27300 Bernay

leuropeautourdeleurope@gmail.com

Direction et sélection Irena Bilic

assistée de Una Dimitrijevic

Documentation site et catalogue Marie-Noëlle Vallet Irena Bilic

Conception graphique Milan Janic

Web master Thomas Papiernik

Traduction et sous-titrage

Marie-Noëlle Vallet François Minaudier Novak Bilic Una Dimitrijevic

Coordination

Grande Bretagne • David Thompson Hongrie • Gyuri Raduly Normandie • Marie-Noëlle Vallet Pologne • Irena Strzalkowska Russie • Svetlana Resvushkina Serbie • Dragomir Zupanc Tchéquie • Marketa Colin

Remerciements

Silvia Angrisani, Alexandre Arondel, Vesna Bogdanovic, Marketa-Colin Hodouskova, Radmila Cvoric-Petrovic, Equipes de cinéclubs Strapontin et la Boîte à films, Jacques Génot, Radu Stoenescu, Lav, Branka Petrovic, Danièle Pourtaud, Natasa Pejin, Maurice Ronai, Nenad Zilic.

Nous dédions cette édition du festival à **Nenad Zilic**, qui continue de nous accompagner et de nous soutenir à sa manière précieuse et incomparable.

Chers amis,

Dans les années soixante, dans toute l'Europe des mouvements de cinéma tels que le Free Cinema, la Nouvelle Vague, le Printemps de Prague, la Vague Noire yougoslave, le Dégel, les nouvelles vagues polonaise, hongroise, allemande, roumaine... avaient brutalement confronté leurs contemporains aux réalités politiques et métaphysiques de leur société, ainsi qu'à d'immenses espaces intimes jusqu'alors inexplorés par le cinéma. Les auteurs des cinématographies nationales ont marqué leur temps par leur liberté sinon leur l'audace.

Dans notre conception des choses, organiser un festival et faire une sélection de films repose sur le désir qu'à nouveau, aujourd'hui, des jeunes auteurs fassent preuve de talent, de courage, et de sincérité. Ces qualités s'épanouiront d'autant mieux qu'elles seront soutenues par la connaissance des œuvres de leurs prédécesseurs, ce qui fera d'eux des créateurs à part entière. Les renouveaux spectaculaires des cinémas roumain, slovaque, russe, belge, la persistance de quelques grands auteurs et le désir de voir les réseaux professionnels et politiques européens se renforcer, nous guident dans ce projet.

Lindsay Anderson, un des fondateurs du Free Cinema affirmait, « Toutes les œuvres ont des implications politiques parce qu'elles sont des œuvres d'art et non l'inverse. » Cela pourrait être la devise de cette édition du festival L'Europe autour de l'Europe.

Nous vous souhaitons d'excellentes projections,

Irena Bilic

Fondatrice du festival

=

Index films

- 17 août
- · 411-Z
- **Akadimia Platonos** (Ακαδημία Πλάτωνος)
- · Applause (Applaus)
- Au feu les pompiers (Horí, má panenko)
- Bistrot "Le Monde" (Automat Svet)
- · Britannia Hospital
- Cooking History
- Deux de la vague.
 Truffaut-Godard, une amitié.
- · Dremano oko
- · Eastern Plays
- · Fat stupid rabbit
- · Goodbye, How Are You?
- Here and there (Тамо и овде)
- · Hommage à Inforg Studio
- · Honeymoons
- · Illumination
- · Interior scala de bloc
- Joe la limonade (Limonádový Joe)
- · L'Amateur (Amator)
- L'année du soleil calme (Rok spokojnego słońca)
- · La Constante (Constans)
- La femme aux cinq éléphants (Die Frau mit den 5 Elefanten)
- La Fille la plus heureuse du monde (Cea mai fericită fată din lume)
- · La Maison de joie (Dům radosti)
- La Merditude des Choses (De helaasheid der dingen)
- La Mort de M. Balthazar (Smrt pana Baltazara)
- La structure du cristal (Struktura kryształu)
- La vie comme maladie mortelle s exuellement transmissible (Ży cie jako śmiertelna choroba przenoszona droga płciowa)

- La vie de famille (Życie rodzinne)
- La vie et la mort d'un gang porno (Живот и смрт порно банде)
- Le cœur sur sur la main (Serce na dioni)
- · Le Feu Follet
- Le maître et Marguerite (Il maestro e Margherita)
- · Le supplément (Suplement)
- · Le Témoin (A tanú)
- Les Contes de l'Age d'Or (Amintiri din epoca de aur)
- · Les Tricheurs (Podvodníci)
- Les Petites Marguerites (Sedmikrásky)
- Les petites perles au fond de l'eau (Perličky na dně)
- Les Zazous (Стиляги)
- Meat
- Megatron
- Miloš Forman:
 what doesn't kill you...
 (Miloš Forman: Co tě nezabije)
- Morphine (Морфий)
- · Naus
- · Nulle part terre promise
- Oxygène (Кислород)
- · Persona non grata
- · Romance
- · Satan Tango (Sátántangó)
- · Danilo Kiš :

Souvenirs et témoignages (Данило Киш:Успомене, сећања)

• The world is big and salvation lurks around the corner (Светът е голям и спасение дебне отвсякъде)

• **Tsar** (Царь)

Lindsay ANDERSON

Lindsay Anderson (Bangalore, Inde, 17 avril 1923 - Angoulême, 30 août 1994) est un metteur en scène de théâtre et de cinéma, documentariste et critique britannique. Il fut un des animateurs du Free cinema anglais, avec Karel Reisz et Tony Richardson. Cet ancien journaliste de cinéma est surtout connu pour avoir réalisé If..., l'un des films les plus marquants du cinéma britannique, qui remporta la Palme d'or du Festival de Cannes en 1969. Il réalisa par la suite *Le Meilleur des mondes possibles (O Lucky Man!*, 1973), *Britannia Hopital* (1982) (où l'on retrouve l'acteur Malcolm McDowell révélé par If...) et *Les baleines du mois d'août. The Whales of August*, 1987).

Avant de se lancer dans le cinéma, Anderson fut un critique de premier ordre pour l'influent magazine *Sequence* (1947-52), dont il fut le cofondateur avec Gavin Lambert et Karel Reisz; plus tard, il devait également écrire dans *Sight and Sound*, la revue du British Film Institute et dans l'hebdomadaire politique de gauche le *New Statesman*. Dans l'un de ses premiers articles polémiques, resté célèbre, *Stand Up*, *Stand Up*, il esquissait les grandes lignes de ses théories concernant l'avenir du cinéma britannique.

En 1950, Anderson fit la connaissance de John Ford, ce qui déboucha sur l'un des ouvrages les plus importants concernant ce réalisateur *About John Ford* (1983). Basé sur une demidouzaine d'entretiens réalisés sur une période couvrant plus de deux décennies, et sur une vie d'étude de l'oeuvre de Ford, le livre a été décrit comme l'« un des meilleurs livres sur un cinéaste jamais publié par un autre cinéaste ». De ce qui ressort de la lecture des écrits d'Anderson, une autre de ses influences majeures fut Humphrey Jennings, le grand documentariste britannique de la Seconde Guerre mondiale. Ce pour quoi Anderson reste le plus connu, cependant, c'est sa trilogie de "Mick Travis", trois longs-métrages avec Malcolm McDowell dans le rôle de Travis: If..., *Le Meilleur des mondes possibles* (*O Lucky Manl*) et Brit

Britannia Hospital

(Fiction, Royaume-Uni, 1982, 116', Couleur, VOSTF) Avec Graham Crowden, Malcolm McDowell, Leonard Rossiter, Robin Askwight, Brian Pettifer, Mark Hamill, Joan Plowright, Jill Bennett, Marcus Powell.

La vie du Britannia Hospital à la veille de son 500e anniversaire avec ses problèmes syndicaux et son professeur fou qui décapite



ses clients en vue d'experiences. Une satire de la société anglaise à travers l'histoire d'un hôpital en grève dirigé par un médecin dément

Film satirique plus encore que film politique, Britannia Hospital met en scène un microcosme représentatif d'une société anglaise sclérosée, inégalitaire et à bout de souffle. La monarchie y est ridicule à force de protocole et d'apparat boursouflé ; la haute administration, incarnée par le responsable de l'hôpital, est prête à tout pour que l'anniversaire des 500 ans ait lieu ; les représentants syndicaux manipulent les masses mais font des concessions honteuses au premier avantage personnel acquis ; les médias font leur travail sans conscience, l'équipe officielle

travaillant sans recul tandis que les indépendants ne sont que des mercenaires ; les manifestants rugissent après chaque mot d'ordre et se convertissent en foule incontrôlable ; le personnel luimême n'échappe pas aux foudres d'Anderson, partagé entre des employés obséquieux et limite serviles et d'autres, indifférents à leurs missions et crispés sur des revendications bien souvent dérisoires.

« Lutter, affirme Anderson dans son manifeste du Free cinema, cela signifie prendre parti, cela signifie croire ce que l'on dit. Cela signifie aussi qu'on vous traitera de sentimental, qu'on vous accusera de manquer de sérieux, d'être un pharisien, un extrémiste et de ne pas être à la mode. Ceux qui vous accusent ainsi, ce sont ceux qui identifient maturité et scepticisme, art et amusement, sens de la responsabilité et excès romantique. » (Lefevre et Lecourbe, Trente Ans de cinéma britannique)

Alexey BALABANOV

Né en 1959 Alexey Balabanov a fait des études de traduction à la Faculté Gorky. Après avoir travaillé comme assistant réalisateur de 1983 à 1987, il a entamé des études supérieures de cinéma (spécialisation cinéma expérimental d'auteur) et a écrit et réalisé son premier film en 1991, *Happy days*.

En 1992 il a monté la CTB Film Company avec les producteurs Sergei Selyanov et Viktor Grigoryev. A ce jour presque tous ses films sont produits par cette maison. En 1994 son adaptation du Château de Kafka lui a valu le NIKA, récompense de l'Académie du Cinéma Russe.

A l'occasion des 100 ans du cinéma il a collaboré à la compilation *Arrival of a Train*, avec son court métrage *Trofim*. 1997 a vu sa confirmation sur la scène des 'grands' avec *Arrival of a Train*, immense succès en Russie et film culte. Son film suivant, *Of Freaks and Men* (1998), provocant et différent, traitait de l'histoire de la pornographie en Russie. Sa suite, *Brother 2* (2000), eut également un grand succès.

En 2000 il dut interrompre le tournage de sa fresque historique sur un village de lépreux au début du XXème siècle *The River* (*On the Edge of the Earth*) à cause de la mort accidentelle de l'actrice principale. Son film *War*, sorti en mars 2002, conte une histoire extraordinaire de prisonniers en Tchéchénie. Vint ensuite en 2005 sa comédie policière *Dead Man's Bluff* puis en 2006 son premier mélodrame, *It Doesn't Hurt*. En 2007 son film *Cargo 200* a retenu l'attention du public et des critiques.

Prix et récompenses: Les films d'Alexey Balabanov ont reçu de nombreux prix, *Happy Days*, *Brother*, et *Of Freaks and Men* ont fait partie de la sélection officielle pour le festival de Cannes. Ainsi les spectateurs et jurys de nombreux festivals ont pu apprécier et récompenser son oeuvre : à Sotchi, Vyborg, Montréal, Turin et Kiev. Grand Prix au festival KinoYalta, aux festivals de Saint-Pétersbourg, de Trieste, au festival du premier film de Moscou.

Morphine (Морфий) (Fiction, Russie, 2008, 110', Couleur, VOSTA) Avec Leonid Bichevin, Ingeborga Dapkunaite, Andrey Panin, Svetlana Pismichenko, Katarina Radivojevic

Inspiré de nouvelles autobiographiques de Mikhail Bulgakov. Le personnage principal est un jeune docteur qui arrive dans un hôpital de province au début du 20e siècle. En luttant pour la vie d'un patient, il met la sienne en péril, parvient à se sauver grâce à une injection de morphine, mais progressivement devient toxicomane. C'est l'enfer dans lequel il entraîne une infirmière dont il tombe amoureux.

Morphine est né du désir de son ami Sergey Bodrov, acteur et réalisateur tragiquement disparu lors d'un tournage en 2002 en Ossétie du nord. Il avait écrit le scénario pour **Morphine** et Alexey Balabanov a tenu à finaliser le travail fait par son ami, dont il admire la qualité alors qu'ils n'étaient pas d'accord lorsqu'ils en parlaient de son vivant. Balabanov a changé la fin, mais les scènes érotiques, inexistantes dans l'oeuvre de Boulgakov ont été voulues par Bodrov.

A propos d'addiction, Alexey Balabanov n'aime pas qu'on lui objecte sa vision noire des conditions de vie dans son pays, il le connait trop bien pour nier que la vodka donne l'énergie nécessaire pour surmonter la misère. Il précise :

- « Je ne cherche pas à donner la bonne parole, à mettre les gens dans le droit chemin. Je vous dis ce que je vois et ce que je sais, mais je ne jette rien à la figure de quiconque. *Morphine* n'est pas un film sur la droque, pas plus qu'un manifeste anti-droque.
- (...) Que chacun tire ses conclusions. Boulgakov a écrit une autobiographie, il a laissé tomber la seringue à temps, il s'en est sorti. C'est rare. La fin du film est plus naturelle : un homme talentueux sombre jusqu'à toucher le fond. C'est souvent ce qui se passe. Pas simplement à cause de drogues. Il y a autour de nous tant de choses pour nous tenter. »

Au journaliste qui lui demande comment résister il répond: « Qu'est ce que j'en sais ? N'attendez pas de réponses à ce genre de questions. J'ai fait mon travail. J'ai tourné le film. Maintenant allez le voir. »

Critique parue dans Jetset magazine

« La déchéance du médecin est mise en parallèle avec l'accélération de l'histoire de la Russie en cette année 1917 la mort du médecin coïncidant avec la victoire des révolutionnaires Un film sombre où à l'instar Khrzhanovsky. d'Andrev Alexander Balabanov. l'Histoire n'est abordée que de biais. Un film où il faut aussi lire selon son réalisateur l'actualité des russes d'auiourd'hui, ceux des provinces éloignées minés par l'alcoolisme, la droque, la violence. la malnutrition et pour qui rien ou presque n'a changé depuis la révolution. Un film



sombre bien mené en dépit d'un scénario qui manque parfois de liant, Morphine est par moments très cru à la limite du supportable, avec ces jambes qu'on sectionne, ces femmes éventrées, les visages brûlés, l'amour est mis en ellipse au profit de préliminaires pervers significatifs de l'incapacité d'aimer du jeune docteur totalement sous l'empire de son addiction. Le tour de force du film réside dans sa faculté à désamorcer par le rire la cruauté et la violence qui le caractérisent à travers une réplique, un mouvement, une expression parfois dans le même plan où ce qui se passe devant nos yeux est atroce. Cette démarche réussit à installer le film dans une atmosphère indécidable et maintient le spectateur à une juste distance par rapport aux images; la distance nécessaire à la réflexion. »



Péter BACSORTCHOUK

D'origine hongroise Péter Bacsó est né le 2 janvier 1928, à Košice (ou Cassovie en français), ville tchécoslovaque à vingt kilomètres des frontières du pays Magyar. Au début des années quarante, la famille s'installe à Budapest où Péter termine ses études secondaires. Il décide alors de devenir acteur. Il intègre l'école des Arts de la Scène et du Cinéma et en sortira diplômé en 1950.

Entre-temps, Péter Bacsó trouve son premier emploi, à l'âge de dix-neuf ans, comme script et assistant du réalisateur Géza von Radványi sur le film **Quelque part en Europe** (1947). (...) Il travaille en collaboration avec de grands noms du cinéma hongrois, parmi lesquels: Félix Máriássy, Márton Keleti, Imre Fehér, et développe une grande complicité avec Károly Makk et Zoltán Fábri, qui resterons de fidèles amis.

Il passe à la réalisation en 1963, avec *En été c'est simple*, une comédie sentimentale sur les rapports d'un couple de jeunes mariés incarnés par Mária Laurentzy et Benedek Tóth. Suivent deux autres comédies, *Cyclistes amoureux* (1965) et *L'été sur la colline* (1966) primé au Festival espagnol de San Sebastián en 1968. En 1967, il aborde le drame avec À bout portant qui a pour sujet les problèmes de la jeunesse. L'année suivante, il signe *Le témoin*, une satire politique décapante sur les procès staliniens des années cinquante. Le film interdit par la censure, reste dans les tiroirs. Lors de sa sortie en 1979, il s'impose rapidement comme un film culte et sa présentation dans la sélection «Un Certain Regard» au Festival de Cannes de 1981, ouvre à ce petit chef-d'œuvre les portes du succès international. L'interdiction du *Témoin* le pousse à réaliser des films moins polémiques. Il dirige trois productions sur les conflits du monde ouvrier: *Rompre le cercle* (1969), *Temps présent* (1970), primé au Festival de Locarno, et Le grand élan (1972).

Par la suite, Péter Bacsó va devenir le plus populaire des cinéastès hongrois de son époque, en alternant drames et comédies, avec des réalisations telles que *Raseur rasé!* (1971), *Parlons plutôt d'amour* (1979), *Quelle heure est-il, réveille matin* ? (1984), *Titanic, Titanic, ou la nuit des doublures* (1987), *La fiancée de Staline* (1990), *Balekok és banditák* (1997) et *Presque vierge* (2007). En 2001, il filme la biographie de Katalin Karády pour Hamvadó cigarettavég, une comédie musicale où Eszter Nagy-Kálózy incarne à la perfection l'actrice et chanteuse disparue en 1990. (...)

En 1985, son riche parcours cinématographique est honoré par le prestigieux prix Kossuth. Il s'éteint le 11 mars 2009, à Budapest.

Le Témoin (A tanú)

(Fiction, Hongrie, 1969, 110', Couleur, VOSTF) Avec Ferenc Kállai, Lajos Oze, Béla Both, Zoltán Fábri, Lili Monori

Les années sombres du stalinisme et le comique décapant du cinéaste hongrois Peter Bacso. Ce film tourné en Hongrie en 1969 dénonçait les procès staliniens. Son exploitation a été interdite dans son pays pendant une dizaine d'années avant de devenir film un film culte dès sa sortie en 1980.



Le Témoin raconte l'histoire de Pelikán, un brave homme qui aimerait bien avoir une vie tranquille, mais se trouve, à cause de bévues, ramené à la « case prison » chaque fois qu'il croit s'être enfin tiré d'affaire... Le même acteur dans De nouveau **le Témoin** (1994) de Péter Bacsó, sera au cœur de la satire d'un autre régime politique...

Mention du Jury œcuménique Cannes, 1981.

« Les sociétés fermées et donc caduques sont révélées de manière satirique quand on prend la perspective d'une personne de rang social inférieur. Elles montrent alors la face cachée derrière leurs façades morales », écrit Koopman lorsqu'il tente de décrire la fonction morale du récit picaresque et de résumer les raisons de sa résurgence moderne. *Le Témoin* n'a pu être projeté en public que pendant une brève période en 1969. Au milieu des années quatre-vingt, il a fini par retrouver sa place dans les programmes de l'après-midi des salles obscures et des cinémathèques. Mais cette comédie reste en prise directe sur la Hongrie contemporaine, au carrefour du passé et du présent. »

Juliana Brandt dans Théorème, Cinéma Hongrois le temps et l'histoire

Věra CHYTILOVA

Née en 1929 à Ostrava en Tchécoslovaquie. Considérée comme l'une des réalisatrices de la Nouvelle Vague tchécoslovaque, Vera Chytilova s'attarde, dès ses premiers films, sur les problèmes de l'émancipation des femmes. Après avoir mis en scène plusieurs ouvrières d'une usine de textile dans le court métrage *Un sac de puces* (1962), la cinéaste tourne son premier long métrage, *Quelque chose d'autre* (1963), parallèle entre la vie d'une athlète et celle d'une ménagère.

Réalisatrice d'un sketch du film-manifeste de la Nouvelle Vague tchécoslovaque *Les Petites perles au fond de l'eau* (1965), elle signe ensuite *Les Petites marguerites* (1966), portrait de deux jeunes filles irresponsables et sauvages. Récompensé dans plusieurs festivals étrangers, le film est en revanche très critiqué par le gouvernement de l'époque, qui décide de lui retirer toute aide financière. Grâce à une société de production belge, Vera Chytilova réussit toutefois à réaliser *Le Fruit du paradis* (1969), mais elle se voit aussitôt mise à l'écart par le pouvoir. Eloignée des plateaux de cinéma durant sept ans, Vera Chytilova revient en 1976 avec *Le Jeu de la pomme*, une comédie mettant aux prises une infirmière et un médecin. Toujours soumise à la censure, elle tourne ensuite deux satires, *Panelstory et La Calamité* (1980), puis *Prélude à l'après-midi tardif d'un fauve* (1983). Alternant fictions et documentaires, la réalisatrice signe, en 1998, *Pasti, pasti, pasticky*, comédie acerbe sur une vétérinaire à la recherche des hommes qui l'ont violée.

Bistrot "Le Monde" (Automat Svet)

Avec Vera Mrázkova, Vladimír Boudník, Alzbeta Lastovková, Václav Chochola

C'est un repas de mariage dans un restaurant de banlieue. Le serveur découvre une fille perdue dans les toilettes. La police arrête le marié. La mariée ne veut pas rester seule. Elle part avec un jeune homme, probablement le fiancé de la fille perdue.

Les Petites Marquerites (Sedmikrásky)

(Fiction, Tchécoslovaquie, 1966, 74', Couleur, VOSTF)

Avec Ivana Karbanová, Jitka Cerhová, Marie Cesková, Jirina Myskova, Marcela Brezinova

Marie 1 et Marie 2 s'ennuient fermement. Leur occupation favorite consiste à se faire inviter au restaurant par des hommes d'âge mûr, puis à les éconduire prestement. Fatiguées de trouver le monde vide de sens, elles décident de jouer le jeu à fond, semant désordres et scandales, crescendo, dans des lieux publics...



« Conformément à un projet très conscient, Vera Chytilova a réalisé Les Petites Marguerites contre son premier long métrage, et de ce fait en a dépassé la forma, créant un objet maladivement neuf. La destruction de la narrativité est évidente : il suffit de mentionner la construction non linéaire du scénario, le refus des raccords réalistes (encore plus systématique que chez Godard). l'invention de raccord sur le geste pur, en dehors de tout signifié : enfin, la stylisation de l'image, du son et de leurs rapports qui éloigne dans l'arrièrefond les signes élémentaires de l'espace-temps classique. Les thèmes du film étant la « pourriture » et la destruction, les catégories logiques sont apparemment bousculées. L'excellence de l'absurde s'v exprime partout ; cependant les convergences du

film manifestent au contraire une logique impeccable, non dans l'histoire mais dans le rapport entre les thèmes enchevêtrés et leur expression. Dans d'autres films, on aurait montré l'absurdité et la destruction, bien tranquillement, avec des images et des mots tirés d'un langage lui-même connu, c'est-à-dire d'un système de signes, affecté en tant que système, de cohérence et de logique. Ici au contraire, l'absurde passe par la désarticulation du langage; les signes véhiculent plus le néant de l'être. Et particulièrement l'expression formelle s'accorde parfaitement aux thèmes de la « pourriture » et du « n'importe quoi ». Tous les effets formels sont la conséquence de ce qui est dit ou pensé par les filles. La destruction fini par gagner la forme et affecte la mise en scène ellemême. Le génie de Chytilova est de soumettre entièrement la forme aux exigences thématiques. Il y a dans *Les Petites Marguerites* accord total antre le signifiant formel et le signifié thématique. Il est ainsi permis de supposer son troisième film sera tout autre. Un style n'est pas un ensemble répétitif. Il réside au-delà de la somme des différences. C'est le cas pour Renoir, pour Godard, et pour Chytilova qui se distingue par là radicalement de l'Ecole tchèque. Chytilova d'un côté, Forman, Passer et Nemec de l'autre, ne semblent pas vivre le même temps. (...)

Enserré dans la déflagration, ce film rappelle en biens des points une fable mais il en refuse la forme et les conventions d'écriture, fuyant toute prison. Déroutant et fascinant, jamais aimable parce que la machine veille dans l'ombre. »

Les métamorphoses de L'impertinence par Paul-Louis Martin (extrait)

- « ... Pour moi, je peux dire que je me rends effectivement compte, au moment où je réalise un film, que les choses sont aléatoires. Et je m'engage à ne jamais éviter la forme qu'elles vont prendre. Quand je prends conscience qu'il y a quelque chose de risqué, de dangereux (ou quand quelqu'un m'en fait prendre conscience en me disant : non tu ne devrais pas faire ça, il y a trop de risques, c'est fichu d'avance), à ce moment-là, la chose m'intéresse encore plus, car je pense que la vérité, de toute façon, ne peut être dans ce genre de prudence. Je crois qu'on ne doit pas éviter les risques. Je crois qu'on peut tout tenter et tout utiliser. Je crois qu'il n'y a rien en aucun cas qui soit interdit à l'homme. On peut tout faire.
- ... En fait à l'origine, ce n'était pas du tout un film qui devait traiter de la destruction et de l'envie de détruire. Le film traitait des fausses valeurs et des prétextes à partir desquels l'homme fait semblant de vivre et qui peuvent singer les vraies valeurs, aussi bien positives que négatives.
- ... Ce film est la consommation brutale de tout et, à la fin, de soi-même. Et cela est exprimé sur la base de la nourriture, mais vaut pour toutes les consommations.
- ... Je suis très sensible à la force de Bergman, et tout ce qu'il fait me touche beaucoup. C'est pour moi quelqu'un d'une qualité absolue, et quels que soient les moyens qu'il emploie, ses créations sont toujours les plus extraordinaires. »

Le champ libre : entretien avec Vera Chytilova par Michel Delahaye et Jacques Rivette

Mladen DJORDJEVIC

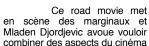
Mladen Djordjevic a fait ses études de mise en scène à la Faculté des arts dramatiques et a tourné un documentaire réussi (*Made in Serbia*, en 2005, sur l'industrie pornographique) qui lui a permis de réunir les fonds pour réaliser *La vie et la mort d'un gang porno*.

La vie et la mort d'un gang porno (Живот и смрт порно банде)

(Fiction, Serbie, 2009, 90', Couleur, VOSTF)

Avec Mihajlo Jovanovic, Ana Jovanovic, Predrag Damnjanovic, Radivoj Knezevic

Un homme, las de se voir refuser des fonds pour tourner un film, monte un cabaret porno ambulant qui part en tournée. S'ensuivent des heurts fréquents, entre eux et avec leur public. La troupe est composée de travestis, drogués etc... qui sont joués par des acteurs qui ne travaillaient pas dans le porno.





japonais contemporain (Takashi Miike et son film Audition) et du film d'horreur américain, tout en reconnaissant l'influence de la vague noire du cinéma serbe (Jovan Jovanovic, Zilnik, Pavlovic, Makaveiev).

Dans ce film il s'attache à décrire les oppositions entre la ville et la campagne, entre les pulsions de vie et de mort, dans le contexte des Balkans. Il se refuse à tout manichéisme et refuse de prendre parti.

La violence de certaines scènes n'est pas du goût de tous les spectateurs mais Mladen Djordjevic ne s'émeut pas de ces critiques. Il tient à monter la boue et l'enfer, le qualificatif de 'trash' ne le choque pas.

Prix spécial du jury à Ravenne en octobre 2009, au festival du film de cauchemar (Ravenna Nightmare Festival

Emmanuel FINKIEL

Né à Boulogne Billancourt en 1961. Emmanuel Finkiel a travaillé comme assistant-réalisateur auprès de Jean-Luc Godard (Nouvelle vague), Krzysztof Kieslowski (*Trois couleurs: Blanc*, *Trois couleurs: Bleu*, *Trois couleurs: Rouge*) et *Bertrand Tavernier* (*L'Appât*).

Filmographie:

2006: **En marge des jours** - TV , 2000: **Lundi** - Court-métrage, 2000: **Samedi** - Court-métrage 2000: **Dimanche** - Court-métrage , 2000: **Casting** - Court-métrage, 1999: **Voyages**, 1996: **Mme Jacques sur la Croisette** - Court-métrage.

Il est aussi acteur et scénariste.

Nulle part terre promise (Fiction, France, 2008, 94', Couleur, VO) Avec Elsa Amiel, Nicolas Wanczycki, Haci Aslan, Haci Yusuf, Abdurrahim Apak

Une étudiante part sac au dos et filme longuement ceux qui n'ont rien, dans les trains ou sur les trottoirs, un cadre supervise une délocalisation, d'un site français occupé par les ouvriers licenciés jusqu'à une friche hongroise, tandis qu'un groupe de kurdes tente de rallier l'Analeterre dans des conditions épouvantables.

« Quand je filme ces êtres, il faut que le spectateur croie qu'ils sont les artisans de leur propre présent, que chaque personnage est une énigme pour un autre personnage comme dans la vie les gens que nous rencontrons sont des énigmes pour nous. On ne sait ce que pense l'autre mais l'on peut parfois sentir profondément ce qu'il ressent, que ce soit le malaise, le doute, etc. C'est comme ça que j'ai construit mon cadre dans le film, des gros plans sur les visages où le spectateur peut ressentir ce que le personnage ressent. On n'a pas besoin d'en savoir plus, et certains me reprocheront de m'écarter des personnages classiques où l'on déballe toute une psychologie à travers des dialogues et des enjeux dramatiques. (...) Je ne veux pas que le spectateur se projette dans la voie de l'histoire comme l'on peut se projeter dans la figure d'un héros. »

Entretien avec David A. Pour le site Excessif

Lors d'un entretien avec Antoine de Baecque, Emmanuel Finkiel définit son film: « Ce film est une tentative de description assez rigoureuse et précise d'un monde matériel, fait d'objets, de corps, de trajets géométriques, presqu'un film abstrait. Une écriture qui tient compte du caractère disparate et hétérogène du monde, un peu comme certains textes du nouveau roman.



Miloš FORMAN

Né en 1932 à Caslav, Tchécoslovaquie. Après la mort de ses parents en camp de concentration, Miloš Forman est élevé par des proches. Il prend des cours à l'Académie de musique et d'art dramatique pour devenir chanteur d'opéra. Diplômé de l'école des Hautes Etudes Cinématographiques de Prague en 1955, il écrit ses premiers scénarii. Co-scénariste de Martin Fric pour Laisse-moi le faire, puis assistant en 1957 du réalisateur Alfred Radok pour Grand-père automobile, il réalise en 1963 ses deux premiers courts-métrages, Concours et S'il n'y avait pas ces quinquettes.

Les deux premiers courts-métrages de Miloš Forman révèlent le style du réalisateur : un goût pour un cinéma au service de la réalité et une excellente maîtrise de la direction des acteurs par une improvisation semi-contrôlée. Déjà se dégage un de ses thèmes de prédilection : la jeunesse confrontée au monde figé des adultes. Tout au long de sa carrière, Milos Forman raconte la soif de liberté individuelle, étouffée par les tendances conservatrices des structures collectives, familiales ou sociales. Pour L'as de pique (1964 ; Prix Jussi du meilleur réalisateur étranger aux prix Jussi du cinéma finlandais, Finlande, Voile d'Or au festival international du cinéma de Locarno, Suisse), son premier long-métrage qui remporte un succès international, la satire sociale est au rendez-vous. Après un premier voyage aux Etats-Unis. il réalise en Tchécoslovaquie Au feu, les pompiers (1967), maîtrisant avec brio et finesse le récit fou d'un bal de pompiers qui tourne mal. Derrière la tragédie de deux vieillards, il nous livre une critique acerbe de la bureaucratie. Ce film déclenche un scandale dans le pays du cinéaste, qui choisit de s'exiler aux Etats-Unis durant le Printemps de Prague.

L'histoire de la fugue d'une adolescente recherchée par son père dans les rues de New York. Taking off (1971: Grand Prix du Jury au festival du cinéma de Cannes. France: Bodil du

meilleur film non-européen. Danemark) demeure dans la droite ligne des oeuvres précédentes. En 1976, il réalise Vol au-dessus d'un nid de coucou (Golden Globe du meilleur réalisateur de cinéma, USA; David du meilleur réalisateur étranger, Italie; Bodil du meilleur film noneuropéen, Danemark ; BAFTA du meilleur réalisateur aux British Academy Awards, Grande-Bretagne): le film est un triomphe et remporte cinq oscars. Avec Hair (1979) il poursuit sa réflexion sur la jeunesse confrontée à la société.

Avec Ragtime, pour la première fois, le succès n'est pas au rendez-vous. Mais en 1984, Amadeus sort sur les écrans du monde entier et collectionne de nombreux prix - Golden Globe du meilleur réalisateur de cinéma, USA; César du meilleur film étranger, France; David du meilleur réalisateur étranger, Italie. En 1989, très librement inspiré des Liaisons dangereuses de Laclos. Valmont sort en salle. En 1996, le réalisateur continue à affirmer, avec Larry Flint, que la liberté d'expression n'est jamais acquise (Ours d'Or au festival international du cinéma de Berlin, Allemagne : Golden Globe du meilleur réalisateur de cinéma, USA). Un des plus excentriques acteurs américains des années 1960, Andy Kaufman, est le héros de son dernier film, L'homme sur la Lune (2000). Depuis, il a réalisé Les fantômes de Goya (2006) et A Walk Worthwile (Dobre placená procházka).

Au feu, les pompiers (Horí, má panenko)

(Fiction, France/Allemagne/Suisse, 2008, 94', Couleur)

Avec Roger Jendly, Dušan Janićijević, Tatiana Kecojević, Rade Marković, Bella Tsoneva

Dans une petite ville de province, le comité du bal des pompiers prépare fiévreusement la soirée afin que tout se passe bien. L'une des principales attractions doit être la remise d'une hache d'or à l'ancien commandant du corps des pompiers volontaires, aujourd'hui à la retraite. On procédera également à l'élection d'une Reine de beauté, et au tirage d'une tombola. Malheureusement, tout ne va pas se passer comme prévu...

« Troisième et dernier long-métrage tchèque de Miloš Forman, Au feu les pompiers ! est peut-être son film le plus abouti dans sa forme comme dans son rythme. Entremêlant acteurs professionnels et amateurs,v le réalisateur quitte partiellement l'univers de la jeunesse tchèque, en lui accordant cependant une place de choix, pour faire le portrait d'une petite bourgade à travers le récit d'une

nuit de folie et des péripéties qui en découlent lors d'un bal



Danse, concours de miss, loterie, tous les clichés sont présents. Le feu est partout présent depuis la première séquence, les pompiers sont de vieux incapables, pervers avant tout. Mais, avec une puissance comique qui fait souvent penser au cinéma burlesque, le cinéaste joue de cette caricature et ne sombre iamais dedans. La censure communiste n'aimait pas le film car il parlait mal des gens venus de la campagne et d'une certaine population rurale. Pourtant c'est davantage un hommage qu'il rend à la culture populaire à travers ses rites et ses fêtes où rien ne se passe iamais comme prévu et à un humour tchèque où le cynisme et la satire sont partout présents.

La critique véritable mise en oeuvre ici est plus large. C'est celle d'une nation qui se perd, ne sait plus où elle va et qui fonce droit dans un mur. Critique d'un régime communiste incapable de se préoccuper des réalités sociales.

Premier film de Forman en couleur, celle-ci semble avoir été désirée pour la séquence magnifique de l'incendie qui résume bien l'univers du film. Tout est spectacle, même le plus horrible, même le plus sordide. La misère humaine peut se contempler et on peut même en rire alors qu'on devrait en pleurer. Le monde est fou, ce film aussi, et c'est ce qui en fait une petite merveille, » Nicolas Thys

Vadim JENDREYKO

Vadim Jendreyko est né en Allemagne en 1965 et a grandi en Suisse. Il fréquenta l'Ecole des Arts Appliqués de Basel et l'Académie des Arts de Dusseldorf. Il réalisa son premier film en 1986. En 2002, avec Hercli Bundi, il créa Mira Film GmbH où il travail comme producteur.

La femme aux cinq éléphants (Die Frau mit den 5 Elefanten)

(Documentaire, Suisse/Allemagne, 2009, 93', Couleur, VOSTA)

Swetlana Geier est considérée comme la plus grande traductrice de littérature russe en allemand. Ses nouvelles traductions des cinq grands romans de Dostoïevski - appelés les cinq éléphants représentent l'œuvre de sa vie et sont de véritables points de référence littéraire.

Le travail de Swetlana Geier est marqué par son exigence qu'au cœur de la traduction, on retrouve l'esprit de l'œuvre, ainsi que l'inspiration et le génie de l'auteur. Elle est néanmoins consciente que chaque traduction est forcément imparfaite et reste prisonnière de son temps. Elle dit: « Les traductions sont mortelles. Et à chaque époque convient sa traduction. »

...À 85 ans Swetlana Geier retourne pour la première fois depuis la guerre sur les lieux de son enfance en Ukraine. Le réalisateur Vadim Jendreyko l'accompagne dans ce voyage.

Le film tisse l'histoire de la vie de Swetlana Geier avec son œuvre littéraire et suit la trace du mystère de cette femme infatigablement active. Il parle d'une grande souffrance, de secrets douloureux, de chances inespérées et d'un amour pour la langue éclipsant tout le reste : « on n'épuisera jamais un texte excellent et c'est là probablement le signe qu'il est d'une qualité superbe. »

- « Beaucoup de chance, la langue et la littérature comme seule assurance-vie : le destin de Swetlana Geier offre une formidable leçon d'humanité dans laquelle, une fois n'est pas coutume, la culture l'emporte sur la guerre. » Samuel Gontier, **Télérama**
- « Au centre de La femme aux cinq éléphants il y a donc le Texte, qui éclaire notre humanité et dont le film approche l'ineffable valeur dans le sillage de la présence exceptionnelle de Swetlana Geier. » Jean Perret, Visions du Réel 2009

Jaromil JIRES

Né en 1935 à Bratislava. Diplômé opérateur, puis réalisateur, à l'Ecole supérieure de cinéma de Prague, il a débuté, en 1963, par Le Cri, un film marquant l'arrivée de la nouvelle vague du cinéma tchèque. En 1968, il a tourné *La Plaisanterie*, film d'une ironie amère, tiré du roman de Milan Kundera. La fragilité, la sensibilité, le rêve poétique d'un monde, douloureux et gris à la surface, mais profondément humain, ont marqué les films de Jaromil Jireš, que ce soit Valérie et une semaine des merveilles, *L'éclipse partielle, Le Lion à la crinière blanche* - hommage au compositeur Leos Janacek.

Lors de la dernière décennie, Jaromil Jireš s'employait comme diplomate du cinéma, avec de nombreux liens francophones. Il représentait la République tchèque au fonds Eurimages, oeuvrait en faveur de la naissance d'un fonds de soutien du film tchèque, enseignait à la faculté... Il a obtenu des récompenses aux festivals d'Oberhausen, de Bergame, de Harare, et le prix pour l'oeuvre de toute sa vie au festival de Saint-Etienne.



Romance

Avec Dana Valtová, Ivan Vyskocil, Karel Jerábek, Frantisek Prihoda

Un jeune plombier rencontre une jeune gitane et l'invite chez lui. La gitane se met à planifier leur vie future et le plombier l'écoute sans aucun enthousiasme.

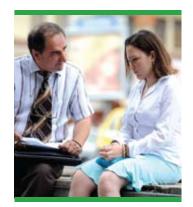
Radu JUDE

Radu Jude est né à Bucarest en 1977. En 2003 il est diplômé de l'Université des Medias, Département Réalisation. Il travaille comme assistant à la réalisation sur des films tournés en Roumanie comme Amen de Costa-Gavras ou La mort de Dante Lazarescu de Cristi Puiu. Radu a réalisé les courts métrages Wrestling (2003), The Black See (2004), The Tube with a Hatat (2006) - le court métrage roumain le plus primé de tous les temps, vainqueur de grands prix à Sundance, San Francisco, Los Angeles, Hambourg, Bilbao, Montpellier, Bruxelles, Valence et sélectionné dans une multitude de festivals - In the Morning (film TV, 2007), Alexandra (2007) et une centaine de films publicitaires.

La Fille la plus heureuse du monde (Cea mai fericita fata din lume) (2009) est son premier long métrage. Le scénario a gagné le prix NHK/Filmaker au festival de Sundance en 2008 et le film a gagné le Prix Cicae (Confédération Internationale des Cinémas d'Art et d'Essai) au festival de Berlin en 2009 où il était sélectionné au Forum.

La Fille la plus heureuse du monde (Cea mai fericită fată din lume) (Fiction, Roumanie, 2009, 100', Couleur, VOSTF)

Avec Andreea Bosneag, Vasile Muraru, Violeta Haret, Serban Pavlu, Andi Vasluianu



Divertissant, voire cocasse, ce film conte l'histoire d'une voiture gagnée par une jeune fille, voiture autour de laquelle vont se focaliser les conflits familiaux et les observations des comportements humains dans un contexte d'idolâtrie matérielle et médiatique.

- « ...pourquoi le cinéma pose t-il toujours les personnages principaux dans un cadre qui les met en valeur ? Je voulais représenter la façon dont l'œil voit dans la réalité. La caméra est comme une personne réelle, qui parfois ne peut pas très bien distinguer ce qu'elle regarde. » Radu Jude
- « La Fille la plus heureuse du monde juxtapose, dans une égale symétrie, deux lignes narratives disposées en champ/ contrechamp. La première s'attache au tournage d'un film publicitaire. La seconde voit une adolescente résister pied à pied à ses parents. (...) Il en résulte une vision aussi cocasse

que désabusée de nos protocoles d'échanges et de communication, des pannes qu'ils connaissent quand ils sont assujettis à des pressions sociales, à des désirs essentiellement dictés par la société de consommation. » www.evene.fr

"La vie est simple lorsqu'il suffit d'avaler un jus d'orange, boisson miraculeuse qui transforme une fille simple en actrice de cinéma publicitaire et en propriétaire d'une voiture Logan flambant neuve. La vie est plus compliquée quand il s'agit de régler les dérapages familiaux apportés par cette soudaine richesse. (...) C'est sur ce scénario que Radu Jude construit un film intimiste et doux-amer, avec au centre, un père, une mère et leur fille Délia. Et quelle fille! Celle qui se présente à nous au début du film, recroquevillée dans l'auto familiale, enrobée de malaises et de complexes, sort de sa chrysalide et se rebiffe.

Filmée essentiellement dans la rue, La fille la plus heureuse du monde s'enhardit au fil des répétitions qui confinent au gavage, coincée entre un univers familial étouffant et des rêves qui prennent l'eau. Avec une mise en scène légère, à distance, la caméra traque les déplacements des presonnages, les observe et s'installe avec eux dans les creux du tournage pour saisir leurs frustrations et leurs faux espoirs. (...) Dans ce « road movie » immobile qui emprunte la route de l'envers du décor, Délia boit son bonheur jusqu'à la lie et nous fascine par sa puissance tranquille. www.rue89.com

Kamen KALEV

Kamen Kalev est né à Burgas en Bulgarie en 1975. Après des études à Sofia, il intègre la Femis, Ecole nationale supérieure des Métiers de l'Image et du Son, à Paris. Il sort diplômé en 2002. Son court métrage *Orphée* (2002) a obtenu le Prix du Jury à Karlovy Vary. En 2005, il coréalise avec Dimitar Mitovski le court métrage Get The Rabbit Back présenté en compétition au Festival de Cannes en 2005, et le suivant Rabbit Troubles, à la Semaine de la Critique en 2007. *Eastern Plays*, sélectionné à la Quinzaine des réalisateurs en 2009, est son premier long métrage. Il a réalisé des nombreux clips et une soixantaine de publicités. *Eastern Plays* a gagné le premier prix au festival international de Tokyo, où Christo Christov a recu, à titre posthume, la récompense pour le meilleur acteur.

Eastern plays

(Fiction, Bulgarie, 2009, 83', Couleur, VOSTF) Avec Saadet Aksoy, Hatice Aslan, Kerem Atabeyoglu, Christo Christov, Krasimira Demirova

Dans la Bulgarie contemporaine, deux frères se retrouvent lors de l'agression d'une famille turque par une bande d'extrême droite: l'un frappe, l'autre défend. Cette rencontre brutale va permettre à ces deux frères et à la jeune fille turque de reprendre leur chemin dans de nouvelles directions.



GRAND PRIX DU JURY LONG METRAGE EUROPEEN, Festival Premiers plans d'Anger

Christo Christov, ami d'enfance du réalisateur est mort peu après le tournage de ce film où Kamen Kalev a mis de l'humour et de l'intelligence pour faire de son personnage principal, toxicomane cherchant à se sauver, un héros qui échappe aux clichés.

Ce film qui commence comme une chronique de faits divers se poursuit par un portrait tout en nuances des parcours délicats des personnages. Nul manichéisme dans sa description de la société bulgare contemporaine, nul pathétique ou sentimentalisme non plus dans ce premier film

« Porté par une mise en scène très fluide, qui sait créer des ambiances originales et envoûtantes, Eastern plays doit aussi énormément à la prestation de Christo Christov, magnifique de charisme mais aussi de fêlures. » www.cinemas-utopia.org

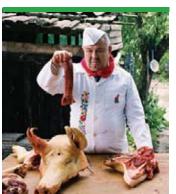
Peter KEREKES

Peter Kerekes est né en 1973 à Košice en Slovaquie. De 1991 à 1998 il étudie la réalisation à l'Académie de Musique et des Arts Dramatiques à Bratislava où il enseigne maintenant. Depuis 2002, il a ouvert des ateliers de fiction/nonfiction avec le professeur Dusan Hanak. Il a réalisé de nombreux documentaires.

Cooking History

(Documentaire, Autriche/Tchéquie/Slovaquie, 2009, 88', Couleur, VOSTF)

Un portrait de cuisiniers militaires à travers l'Europe qui ont servi dans diverses armées et ont été les témoins des guerres du 20ème siècle. Leurs souvenirs dressent une vision subjective des événements à l'opposé du discours respectable de l'histoire conventionnelle. Ils nous entrainent dans les coulisses des dates, des faits, des déclarations de guerre, des batailles, et des accords de paix.



Entretien accordé à Genevalunch.com :

Les histoires contées dans Cooking History se déroulent naturellement, ce qui apporte au film l'ardeur et la créativité toutes proches de celle qu'on trouve dans les œuvres de fiction. Kerekes libère ses héros d'un récit historique à deux dimensions en utilisant une façon très théâtrale de mettre en scène les monologues. Ce faisant, il a cherché à « inventer des scenarii pas naturels où le protagoniste et le metteur en scène sont sur pied d'égalité... ce qui mène à des situations inattendues où les protagonistes se mettent à 'jouer' et à ajouter aux histoires ».

Kerekes raconte qu'après le tournage d'une scène, un homme exprima des souvenirs durs qu'il avait refoulé (refuser de donner à manger à un prisonnier) et qu'il craqua, en quelque sorte.

A propos de ses projets Kerekes a expliqué qu'il travaillait sur le lien entre les hommes et les choses, avec comme héros, soit un réfugié, soit un personnage victime d'une catastrophe naturelle.

« Lorsque on se penche sur les situations épouvantables que vivent certaines personnes et qu'on voit la force que les gens trouvent en eux-mêmes, cela donne de l'inspiration. » (Traduit par l'équipe du festival)

Dans un entretien en anglais accordé à Maria Bulkova pour Radio Slovakia, Kerekes explique qu'il a rencontré 106 cuisiniers et goûté tous leurs plats. Il a voulu rencontrer ces témoins de tous les conflits en Europe depuis la seconde guerre mondiale jusqu'aux guerres dans les Balkans, il a donc retrouvé des vétérans et fait aussi une incursion en Israël. Il affirme qu'il cuisine l'histoire en la racontant de cette façon, parce que le mot pour dire le langage et la langue, organe du goût, est le même dans de nombreuses langues.

Il raconte la violence faite aux cuisiniers obligés d'utiliser des noms étrangers pour des plats de chez eux, réactions absurdes mais qu'on peut comprendre. Il dit son admiration pour ceux (celles) qui arrivent à nourrir leurs ennemis, il y voit une marque de grandeur et de force, qui les rend en cela victorieux, même vaincus. Il nous fait partager la passion qui a animé toute l'équipe pendant le tournage.

Krzysztof KIESLOWSKI

Né le 27 juin 1941 à Varsovie - Décédé le 13 mars 1996 à Varsovie.

Après des études secondaires, il entre à l'Académie du film et se fait remarquer pour ses dons et son charisme. Il n'aborde pas la fiction, considérée alors comme un mode bourgeois, mais le documentaire, plus en conformité avec le modèle économique de la Pologne de l'époque.

Il en réalise une vingtaine, sous forme de courts-métrages, de moyens-métrages ou de documentaires de télévision. Bien intégré dans la société polonaise, il se servira de ses films pour montrer les incohérences internes du système. On trouve ainsi généralement dans ses documentaires d'un côté, des individus, riches de leurs forces, de leur détermination et de l'autre la bureaucratie décalée et inopérante par rapport à cette force vive.

La transition vers la fiction a lieu avec *La cicatrice*, très proche encore du documentaire social. Ses films possèdent de grandes qualités, mais Kieslowski ne reçoit aucune reconnaissance intellectuelle et l'Occident l'ignore.

Ce sont les dix films du **Décalogue** qui lui apportent la célébrité mondiale en 1988. Ces films du Décalogue ne sont pas forcément de meilleure qualité que ses films précédents mais ils suscitent une avalanche de louanges en Europe de l'Ouest.

Kieslowski réalise ensuite la trilogie **Bleu, Blanc, Rouge**, portant sur les trois termes de la devise de la France: Liberté - Égalité - Fraternité. Il connaît alors de nouveau le succès.

L'amateur (Amator) (Fiction, Pologne, 1979, 107', couleur, VOSTF)

Avec Jerzy Stuhr. Malcorzata Zabkowska. Ewa Pokas

La trajectoire d'un homme ordinaire saisi par la passion du cinéma.

L'une des meilleures ouvres du cinéma de l'inquiétude morale. Histoire d'un cinéaste-amateur, Filip Mosz, approvisionneur, qui achete une caméra pour enregistrer les premiers pas de sa fille. Progressivement, hormis son enfant, il commence a filmer son lieu de travail et sa ville. Il découvre le potentiel de la caméra qui permet d'interpréter librement le monde filmé, de montrer la vérité ou de l'altérer. Sa décision de montrer la vérité va le couter beaucoup : la désintégration de sa famille, les conflits avec ses prochains, d'innombrables problemes... Dans la derniere scene, symbolique, le héros passe lui-meme devant sa caméra pour relater l'histoire de sa vie. Le film parle du rôle de l'art dans le monde, du courage, de l'intransigeance. Il évoque également le probleme des limites de la responsabilité du créateur pour son ouvre et du prix de la liberté créatrice. (Prix: 1979 - Festival des Films Polonais de Fiction a Gdansk.

Grand Prix du meilleur film; Onzieme Festival International du Film a Moscou, Médaille d'Or et prix FIPRESCI; Festival "HOMME - TRAVAIL - CREATION", Lublin, prix du public; Festival "Les Jeunes et le Film", Koszalin, prix "Jantar" pour l'évocation de la problématique d'importance particuliere dans le domaine du développement moral, intellectuel et idéologique de la jeune génération; 1980 - Festival International du Film a Berlin, prix du Jury International Evangélique "Interfilm"; Festival International du Film a Chicago, Grand Prix "Huques d'Or")

Les premiers films de fiction, jusqu'a SANS FIN, ne divergent guere des



documentaires. Comme le remarque Malgorzata Dipont a propos du film LE PERSONNEL (dans: "Kieslowski. Bez konca"), l'attitude artistique de Kieslowski se traduit par le besoin de se référer au concret de la réalité quotidienne, par le recours aux acteurs non professionnels, aux endroits authentiques et aux héros qui interpretent les memes rôles qu'ils jouent dans la vie (comme par exemple Krzysztof Zanussi dans L'AMATEUR).

"Nonobstant le perfectionnement de la technique et l'enrichissement des moyens d'expression artistique, le réalisateur refuse de situer l'action de ses films partout et nulle part, en persévérant a signaler les caractéristiques authentiques du lieu et du temps." - ajoute M. Dipont.

Les films comme LE PERSONNEL, LA PAIX, L'AMATEUR ou LE HASARD accordent de l'importance a la réalité dans laquelle l'action se déroule. Développé, ce "second plan" permet au spectateur d'identifier le monde présenté a l'écran et la réalité, en favorisant le lien entre les héros et lui-meme. Il est d'ailleurs fondé de dire que tous les films de Kieslowski présentent "des personnes particulieres dans des situations difficiles".

Kieslowski croyait en la réalité. Il y croyait si fort qu'il n'a pas ressenti au début de sa carrière le besoin de créer des univers fictifs... mais comme Filip, le personnage de *l'Amateur*, K. Kieslowski prend conscience du pouvoir de la caméra. Craignant la force du documentaire, le réalisateur se tourne vers la fiction. Le monde entier découvre alors l'univers fascinant de Kieslowski...

Stephan KOMANDAREV

Stephan Komandarev est né en 1966 à Sofia. Il a d'abord fait des études de médecine avant de s'inscrire pour son diplôme de cinéma et télévision à l'Université Nouvelle de Bulgarie en 1998. En 1999 il a fondé Argo film, maison de production spécialisée en documentaires, courts métrages, spots TV et musicaux. Il enseigne à l'Université Nouvelle de Bulgarie depuis 2008.

The World Is Big and Salvation Lurks around the Corner

(Светът е голям и спасение дебне отвсякъде)

(Fiction, Bulgarie/Allemagne/Slovénie/Hongrie/Serbie, 2008, 105`, VOSTF)

Avec Miki Manojlovic, Carlo Ljubek, Hristo Mutafchief, Anna Papadopulu, Lyudmila Cheshmedzieva,

Nikolay Uromov

Après un accident de voiture, Alex, un jeune Bulgare élevé en Allemagne, devient amnésique.



Pour tenter de le guérir, son grand père organise son retour dans son pays d'origine, la Bulgarie. Ce périple initiatique à travers l'Europe permettra à Alex de retrouver sa mémoire et son identité.

The World Is Big and Salvation Lurks around the Corner est son premier long métrage. On peut traduire le titre par Le monde est vaste et le salut guette au coin de chaque rue.

La Bulgarie a rêvé d'un Oscar pour 2010 mais le film n'a pas été retenu. Néanmoins il a fait un passage très remarqué dans les festivals : prix spécial du jury lors du Festival international du film de Varsovie, classé troisième par les spectateurs ; classé dans

les cinq premiers par le public parmi 235 films de 55 pays au Festival international du film de Karlovy Vary (République tchèque) ; en sélection officielle pour le Prix Lux 2008 du Parlement européen ; a gagné le Prix du public au festival de Zurich ; le Grand prix "Cinéma Extraordinaire" au Festival international de Bergen (Norvège). Prix du Public - Festival International du film de Sofia, Festival international de film Rotterdam; Festival International du film Karlovy Vary; Prix Spécial du Jury - Festival International du film de Varsovie: Festival International du film de Mar Del Plata.

- « Le suiet du film nous ramène en 1976. Dans une petite ville en Bulgarie nait Alex : au même moment son grand-père Baï Dan (dans le rôle, l'acteur fétiche de Kusturica, Miki Manojlovic (Underground, Papa est en voyage d'affaires, Chat noir, chat blanc), le Roi du backgammon du coin, gagne une nouvelle partie au café de la ville... »
- « Le film peut être décrit comme une tragicomédie où l'humour et le drame s'entremêlent pour conter l'histoire de deux voyages décrits parallèlement, l'émigration à l'Ouest et le retour chez soi. L'histoire pose quelques questions à la fois des plus importantes et des plus simples et profondément humaines : qui suis-je, quelles sont mes racines, que veux-je faire de ma vie ? C'est aussi un film sur la capacité extraordinaire qu'à l'homme de s'adapter et de résister, sur le désir de liberté, sur la difficulté à vivre dans un pays étranger, Partir ou rester ? Rentrer chez soi ou s'adapter à la terre étrangère ? À quel monde appartient-on, celui où on est né ou celui où on mourra? », explique le réalisateur Stephan Komandarev. http://sofia.cafebabel.com

Emmanuel LAURENT

Cinéaste et écrivain, autodidacte, étudiant le cinéma aux premiers rangs de la cinémathèque et par le montage. Fonde la société de production indépendante Films à Trois en 1984, qu'il dirige avec Martin de la Fouchardière.

Il a réalisé récemment *Deux de la Vague*, écrit par Antoine de Baecque, *La Quête à la Licorne* et *Le Dernier Voyage de Léonard* (sortie prévues en 2010) avec Sally Blake. Auparavant il a écrit et réalisé *Le Vagabond* (d'après Guy de Maupassant), une comédie musicale en trois parties *Le Cantique des Cantines* et une vingtaine de longs et moyensmétrage documentaires dont *Nord Tchad* (avec Lionel Cousin), *Buffon la science de la viel Manage de la viel de la cantines* et une vingtaine de longs et moyensmétrage documentaires dont *Nord Tchad* (avec Lionel Cousin), *Buffon la science de la viel de* vie, Par Hasard?, Portrait de Gustave Caillebotte, L'Evolution d'Ernst Mayr, l'Homme de Kennewick, le triptyque Derrière chez Nous : Le Pays Brennou, La Saintonge entre deux Vignes Buffon, Sous un Toit de Paris.

Deux de la vague. Truffaut-Godard, une amitié.

(Documentaire, France, 2009, 91', VO)

« Avec Deux de la Vague, le réalisateur Emmanuel Laurent. épaulé par Antoine de Baecque, revisite la Nouvelle vaque à travers les relations Truffaut/Godard. L'idée de tricoter ensemble les biographies des auteurs et l'histoire du mouvement qui les a fait naître - autant qu'ils l'ont fait naître - a quelque chose de plutôt séduisant. Le documentaire s'appuie quasiment exclusivement sur des extraits de films et d'interviews d'époque et permet de sentir, au-delà de la nostalgie évidente de ces images, un peu de ce souffle qui



secouait le cinéma français d'alors. Mais, porté par une volonté didactique un peu réductrice, le commentaire d'Antoine de Baecque reste bien en decà de la plupart de ses passionnants écrits. Il n'est notamment fait aucune mention du terreau idéologique sur lequel s'est épanouie la Nouvelle vaque, cette forme de dandysme de droite si bien décrit dans « L'Histoire-Caméra » (Gallimard). Surtout, certains choix purement illustratifs d'Emmanuel Laurent (Antoine de Baecque attablé à son ordinateur, Isild Le Besco vagabondant dans Paris...) frisent le ridicule et la faute de goût. Un bien maladroit hommage pour fêter les cinquante ans de la Nouvelle vaque... »

www.fichesducinema.com

Oldrich LIPSKY

Né à en 1924 à Pelhrimov en Tchécoslovaquie, mort à Praque en 1986. Il a fait des études de philosophie et a ensuite travaillé comme directeur artistique au théâtre satirique de Praque. Il a commencé à tourner en 1954. Durant sa carrière il a été nominé 3 fois et a obtenu 2 prix: en 1964 Seashell d'Argent pour

Joe la Limonade et en 1984 Récompense internationale Film d'imagination pour Hradu v Karpatech. le meilleur scénario.

Joe la Limonade (Limonádový Joe)

(Fiction, Tchécoslovaguie, 1964, 98', NB, VOSTF) Avec Karel Fiala, Rudolf Deyl, Milos Kopecky, Kveta Fialova

Joe la limonade est un film satirique. Joe, le héros, est un beau cow-boy. Il surmonte aisément tous les ennemis de la loi et excelle à conquérir les cœurs des femmes. Sa passion pour les boissons non-



alcoolisées devient légendaire dans tout le grand Ouest. Il s'avère que son abstinence n'est qu'une astuce publicitaire. Il est en fait le fils d'un gros producteur de 'Colaloca'... (Prix de la Coquille d'Or du Festival International de Saint Sébastien) Un western parodique absolument culte en République tchèque.

- « Olga Schoberov , la Brigitte Bardot du cinéma tchèque des années communistes, est la seule tchèque avoir fait la couverture de Playboy - U.S. avant la chute du mur de Berlin » Wikipedia
- « Réalisé en 1964, ce film nous rappelle que l'industrie nationalisée du cinéma des pays d'Europe centrale et orientale ne produisait pas seulement des films de propagande socialiste ou des films pour les festivals. (...) Il existe bien sûr une fascination particulière pour le Far-West en Europe centrale. (...) C'est un tribut à l'ère d'innocence du western avant que des réalisateurs comme Anthony Mann. Sergio Leone et Sam Peckinpah ne transforment le genre en guelque chose de plus perturbant. » Peter Hames www.kinoeye.org/02/15/hames15.php
- « Ce film est complètement fou, et ce dès le début. C'est une parodie de tous les clichés de ces westerns 'chantant', les bons sont en blanc, les méchants en noir, on se bat dans les saloons, on vole les banques, on s'affronte et il ya des héroïnes virginales. Beaucoup de passages musicaux. souvent très drôles, spécialement quand Horace chante le plaisir d'être un méchant et de tirer dans le dos des gens. (...) ce film mélange les cowboys avec les héros de dessins animés, le Coyotte rencontre Roy Rogers. A un moment le héros tel une flèche se rend du point A au point B en soulevant la poussière comme le diable de Tasmanie. Lipsky utilise beaucoup la double exposition. la scène la plus remarquable étant celle de la traversée de cols dans le désert, tandis le décor du fond passe des pyramides au Parthénon. » www.cinemastrikesback.com/index.php?p=17 (Traduit par l'équipe du festival)

Pavel LOUNGUINE

Pavel Lounquine est né le 12 iuillet 1949 à Moscou. Il s'établit en France en 1990 et tourne.

avec des producteurs français, des films sur la Russie.

Il suit une formation de scénariste jusqu'en 1975 et écrit les scripts de nombreux films comme Nepobedimyi de Yuri Boretsky (1983) et Poputchik de Ivan Kiasachvili (1986). En 1990, son premier film. Taxi blues, sur l'amitié entre un chauffeur de taxi et un saxophoniste en déboires; il est très bien accueilli par la critique. Il remporte le prix de la mise en scène au festival de Cannes. Dix ans plus tard, La noce obtient une mention spéciale décernée à

l'ensemble des acteurs à Cannes. Il dirige en 2006 **L'Île** (Ostrov), un film religieux, présenté en clôture du Festival de Venise qui reçoit l'Aigle d'or au Festival de Moscou, en 2006, ainsi que les éloges du patriarche de l'Eglise orthodoxe Alexis II. En 2009, son film *Tsar* a fait partie de la sélection Un certain redard au festival de Cannes.

Pavel Lounguine s'intéresse aux changements radicaux de son pays à la suite de la chute du communisme; c'est ce qu'il veut communiquer dans certains de ses films, notamment *Un* nouveau Russe, qui s'inspire de la vie de l'oligarque Boris Berezovski.

Tsar (Царь)

(Fiction, Russie, 2009, 116', Couleur, VOSTF)

Avec Pyotr Mamonov, Oleq Yankovskiy, Ramilya Iskander, Anastasiya Dontsova, Aleksandr Domogarov

Russie, 1565. Le tsar Ivan le Terrible plonge son pays dans un bain de sang. Spectacle grandiose aux décors et costumes somptueux reconstitue cette période avec fouque et puissance.

« Je pense que le grand problème historique est qu'il n'y a pas eu de Renaissance en Russie. C'est un processus qu'Ivan a interrompu. Le film est axé sur le conflit entre la Renaissance, incarnée par le métropolite Philippe, moine savant et grand esprit humaniste, et le monde archaïque d'Ivan. C'était un homme d'une grande intelligence mais qui redoutait le changement et qui s'est enfermé dans la folie et la terreur. » Pavel Lounauine.



« Ivan a été le premier tsar à régner, il a mis son cachet sur tout (...). Il a laissé un pays

ruiné, il a léqué le chaos. Pourtant les gens en rêvent encore! », explique le metteur en scène Pavel Lounguine dans une interview à l'AFP. « Ivan le Terrible est toujours présent dans le subconscient du peuple russe », qui « recherche toujours un homme fort », dit « Gouvernez-nous! », « Châtieznous! », poursuit-il.

« Tsar de Pavel Lounguine est un film à grand spectacle, tourné dans des décors somptueux et des paysages magnifiques, avec une foule d'acteurs remarquables menés d'une main de maître. Le scénario se concentre sur les deux années passées par le métropolite Philippe au siège de Moscou auquel l'avait appelé Ivan le Terrible. En dehors de la folie de la persécution qui mine le tsar, rien ne filtre sur l'action d'un monarque à la personnalité riche et complexe, et dont l'action politique fut loin d'être négligeable. Orphelin de père à trois ans il doit vivre une période d'anarchie et de luttes intestines entre les boyards. A l'âge de seize ans il se donne le titre de tsar (contraction de César), épouse la belle et noble Anastasie dont la présence l'apaise, mais dont la mort prématurée - il soupconne les boyards de l'avoir empoisonnée - ouvre une période de cruautés sanglantes. Elles lui vaudront l'épithète de « terrible » qui, en russe, signifie fort, redoutable, et traduit parfois un sentiment d'admiration et pas seulement de terreur. Intelligent, cultivé, il se passionne pour la musique religieuse et compose même la musique de certains hymnes.

Le beau visage de l'excellent acteur Mamonov campe un personnage plein de douceur à l'extérieur. mais possédé d'une volonté de fer à l'intérieur. Le monarque sombre dans la paranoïa, flaire des complots imaginaires de lèse-maiesté, condamne les boyards pour trahison envers la patrie. Certains ont vu en lui le prototype du tyran russe, et dans les procès qu'il organise, celui des procès de Moscou des années trente. Staline commanda à Einsenstein un film sur Ivan le Terrible qui n'eut pas l'heur de lui plaire, et le célèbre cinéaste soviétique tomba en disgrâce.

Le despotisme sans frein aboutit à un régime de terreur accentué par l'« opritchnina », sorte de milice à la solde du tsar, un escadron de la mort dont les hommes au visage farouche, tout de noir

vêtus, sèment partout la désolation. La démence du despote infecte ses hommes de paille dont certains ressemblent à de véritables fous échappés d'un asile. L'un d'eux d'ailleurs dans ses excès de démence doit être exécuté par le tsar, et meurt avec des grimaces diaboliques, sans cesser de clamer un amour délirant pour son maître qui le tue. » Père Michel Evdokimov

« Lounguine s'intéresse, comme il l'avait fait précédemment dans l'Île, à l'ambiguïté de la foi. Thème passionnant qu'il inscrit cette fois dans un cadre historique en s'intéressant à la fin du règne d'Ivan le Terrible. Plus sanguinaire et paranoïaque que jamais, craignant Dieu tout en se prenant pour son égal, le despote fait venir à ses côtés un de ses plus fidèles amis, métropolite (homme d'Eglise) respecté. De leur affrontement, Lounquine construit une tragédie en quatre tableaux sur le combat éternel entre le politique et le mystique. Une sorte d'opéra russe, intime et dantesque, soutenu par une forme superbement inspirée de l'esthétique orthodoxe et une interprétation enfiévrée. » Xavier Leherpeur. Le nouvel Observateur

Darko LUNGULOV

Originaire de Belgrade, Darko Lugulov part à New York en 1991 pour étudier en section Film et Vidéo au City College. Il travaille dans la boîte de production Spiral Pictures/Ross Institute comme réalisateur et coproducteur de documentaires. Parallèlement, il enseigne la production à l'Université de Long Island et travaille sur des projets indépendants. En 2003, Darko retourne en Serbie pour commencer une carrière freelance. Son documentaire Escape est présenté dans de nombreux festivals.

Lungulov dit devoir sa vocation à la guerre, aux films de Jim Jarmusch et aux restrictions budgétaires du CCNY et la fermeture du département de russe.

Son objectif avoué est de ne pas ennuyer les spectateurs et de leur offrir des films touchants et drôles. Il projette actuellement un film sur le culte de Michael Jackson dans un village serbe où un homme veut lui construire un monument. Traduire l'atmosphère de la Serbie contemporaine lui tient à cœur.



Here and there (Тамо и овде)

(Fiction. Serbie/Etats-Unis/Allemagne, 2009, 90', Couleur, VOSTF)

Avec David Thornton, Miriana Karanovic, Cvndi Lauper, Branislav Trifunovic

Jeune Serbe, Branko, sans-papiers dans un New York impitoyable, tente désespérément d'amener Ivana, sa petite amie, de Serbie aux Etats-Unis, Robert est un saxophoniste new-yorkais sans engagement et très déprimé. A contrecœur, pour un peu d'argent, il va à Belgrade et fait un mariage blanc avec cette même Ivana. Chose imprévue, c'est dans cette Serbie chaotique que Robert retrouvera son âme.

Le tournage de *Here and there* s'est fait d'abord à New-York puis à Belgrade. Avec une équipe germano-américaine et un acteur américain, quelques jours après que l'ambassade américaine ait été prise d'assaut, le tournage faillit tourner court.

Here and there, produit par un des producteurs de Jarmusch, est une fiction qui s'attache à décrire les allées et venues difficiles entre deux mondes (ici et là) et les richesses de ces parcours qui génèrent des rencontres inattendues.

Son film a été primé dans plusieurs festivals en Suisse et aux Etats Unis, en particulier au festival de Tribeca en 2009 où il remporté le prix de la meilleure histoire new-yorkaise. Le Jury FIPRESCI a décerné le Prix FIPRESCI de la Critique Internationale «pour le bon mariage entre la simplicité de la narration et de la mise en scène d'un côté, et la profondeur humaine qui s'en dégage...»

Louis MALLE

Né à Thumeries en 1932, il commence ses études dans l'IDHEC, mais ne les termines pas, préférant suivre le commandant Cousteau, comme cameraman en plongée, sur la Calypso. Il y restera plusieurs années, tournant au fond des mers ses premiers courts-métrages, en 1954-55. C'est donc avec Malle que Cousteau partagera, au festival de Cannes 1956, la Palme d'Or attribuée au film Le Monde du silence.

Filmographie:

Ascenseur pour l'échafaud, prix Louis Delluc (1957), Les Amants, Lion d'Argent au festival de Venise (1958), Zazie dans le métro (1960), Le Feu follet (1963), Le Voleur (1967), Calcutta (1969), Le Souffle au cœur (1971), Lacombe Lucien (1974), Humain, trop humain (1974), Place de la République (1974), Milou en mai (1990), Fatale (1992), Vanya 42nd Street (1994).

« Chaque film est un pan de vie, une aventure différente. Il cristallise ma curiosité du moment, un peu comme une affaire de coeur, finalement. Dans les deux cas, je ne crois qu'au coup de foudre. » Louis Malle

Le Feu Follet

(Fiction, France, 1963, 108', NB, VO)

Avec Maurice Ronet, Léna Skerla, Yvonne Clech, Hubert Deschamps

Alain Leroy est en cure de désintoxication alcoolique dans une clinique de Versailles. Revenu de tout, dégoûté de sa vie de noceur, Alain semble avoir pris une décision grave et irrévocable. Dans quarante-huit heures, il mettra fin à ses jours...

Film emblématique de la Nouvelle vague française et inspiré du roman de Pierre Drieu La Rochelle et de la vie de Jacques Rigaut. «... Il est entièrement personnel, volontairement personnel, incroyablement proche de moi... Le Feu Follet a été le premier de mes films à me satisfaire totalement... C'est un film très pessimiste, très noir, mais il m'a complètement libéré. » Louis Malle

« ...le plus beau héros hussard de la Nouvelle Vague, sans dérive terroriste mais avec errance éthylique, au destin tragique et à la séduction maladive, le tout avec style et



élégance, est indéniablement Alain Leroy, l'homme malheureux du Feu Follet, incarné par Maurice Ronet d'après le roman de Pierre Drieu la Rochelle... Hussard jusque dans le désengagement — « complètement dépolitisé » déclare-t-il pour se définir lors d'un dîner où il faudrait prendre position -, Alain Leroy retrouve le rictus amer et ironique du Hussard bleu de Roger Nimier, celui des Enfants tristes, ceux qui ont eu « vingt ans et les fumées d'Hiroshima pour (leur) apprendre que le monde n'était ni sérieux ni durable... », cette génération qui « aura eu vingt ans pour la fin du monde civilisé ». Ni insouciance, ni action, ni engagement, ni création, seulement le désespoir... Contre l'esprit de sérieux, face à l'intellectuel engagé, voici le héros Nouvelle Vague : cette impuissance à être acteur dans son temps qui en fait l'être le plus stylé de son temps. » La Nouvelle Vague, Portrait d'une jeunesse, Antoine de Baecque

« Je me tue parce que vous ne m'avez pas aimé, parce que je ne vous ai pas aimés. Je me tue parce que nos rapports furent lâches, pour resserrer nos rapports. Je laisserai sur vous une tache indélébile. » (Alain Leroy dans Le Feu Follet)

Jiri MENZEL

Jiri Menzel suit une formation dans la plus célèbre institution cinématographique de son pays, la FAMU, l'Ecole de cinéma de Prague. Avant d'aborder le métier de cinéaste, il tente une carrière de comédien, puis il devient assistant réalisateur pour Vera Chytilova. En 1965, il prend la caméra pour diriger l'un des cinq segments du film Les Petites Perles au fond de l'eau, basé sur cinq histoires de l'écrivain tchèque Bohumil Hrabal.



Le deuxième long métrage de Jiri Menzel en 1966 permet au jeune réalisateur de se faire reconnaître sur le devant de la scène internationale: *Trains étroitement surveillés*, à nouveau basé sur un roman de Bohumil Hrabal, est un film drôle et satirique sur la guerre vue du quai d'une gare, qui est couronné en 1968 par l'Oscar du Meilleur film étranger. Mais les évènements du Printemps de Prague de 1968, pendant lesquels les soviétiques envahissent la Tchécoslovaquie, ont interrompu momentanément sa carrière. Ce n'est qu'en 1975 que Jiri Menzel reprend le chemin des studios, en tant que réalisateur pour la comédie A l'orée de la forêt et en tant qu'acteur dans Le

Jeu de la pomme où il retrouve Vera Chytilova. Très à l'aise dans le registre de la comédie satirique, Jiri Menzel signe pendant les années 80 des films mettant en évidence son point de vue mordant sur ses contemporains, comme dans Mon Cher Petit Village en 1985. Jiri Menzel tourne en 1992 pour Costa-Gavras aux côtés d'André Dussollier et Pierre Arditi dans la comédie *La Petite Apocalypse*. Deux ans plus tard, il réalise à nouveau une comédie, Les Aventures d'Ivan Tchonkine, mais aux tonalités résolument plus dramatiques qu'auparavant. En 2002, il réalise l'un des segments du film *Ten minutes older - The cello* avec Bernardo Bertolucci, Mike Figgis ou encore Claire Denis.

La Mort de M. Balthazar (Smrt pana Baltazara)

Avec Pavla Marsálková, Ferdinand Kruta, Alois Vachek, Emil Iserle

Le père, la mère et l'oncle rencontrent un unijambiste lors d'une course motocycliste. Le handicapé soutient M. Baltazar qui, sous ses yeux, a un accident et se tue.

Christian MUNGIU

Christian Mungiu est né en 1968 à lasi en Roumanie, il a obtenu un diplôme de littérature anglaise et américaine à l'Université de lasi en 1993, puis, à Bucarest il a obtenu son diplôme de cinéma au Département Théâtre et Cinéma. Avant de devenir réalisateur, il a travaillé comme journaliste pour la presse écrite, la radio et la télévision.

En 2007 il a remporté la Palme d'or à Cannes pour 4 mois 3 semaines et 2 jours.

Auparavant il a tourné *Lost and found* (2005), selectionné au festival de Berlin et *Occident* (2002), choisi pour la quinzaine des réalisateurs à Cannes.

Ioana URICARU

Née en 1971 en Roumanie, elle a d'abord étudié la biologie avant d'apprendre la réalisation. Elle a également été journaliste et enseignante. Elle a réalisé quelques courts métrages : *The Witness* (2009), *The Sun and The Moon* (2007).

Hanno HOFER

Né à Timisoara en 1967, il a étudié le cinéma à Bucarest (diplômé en 1998), et l'histoire de l'Europe du sud-est à Berlin (diplômé en 1993). Il joue du jazz et du blues dans des groupes (Nightlosers et Harry Tavitian's Orient Express). En 2007 il a tourné un documentaire Nadia (Comaneci), et a coordonné des campagnes anti-discrimination à la radio et la télévision. De 1999 à 2001 il a réalisé plusieurs courts métrages et de nombreux clips musicaux et publicitaires.

Rãzvan MARCULESCU

Né en Roumanie en 1976, il a obtenu son diplôme de cinéma à Bucarest en 1998. Il a réalisé plusieurs courts métrages, Dark Asylum (2000), Bus (1998), Cristi et Vera (1997). Il a fait de nombreuses publicités pour la télévision.

Constantin POPESCU

Après des études universitaires en langues et littérature, Constantin Popescu travaille pour la radio roumaine internationale. L'Appartement, son premier court métrage en tant que scénariste et réalisateur, obtient le Grand prix du Festival international du film de court métrage de Venise en 2005. Il remporte le même prix l'année suivante avec La Maison du garde-barrière, sur un scénario de Cristian Mungiu. Son troisième court, Eau ('Apa'), est présenté en 2008 en première mondiale au Festival du cinéma de Brive.

Contes de l'âge d'or (Amintiri din epoca de aur) (Fiction, Roumanie, 2009, 80', Couleur, VOSTF)

Avec Diana Cavallioti, Vlad Ivanov, Alexandru Potocean, Calin Chirila, Avram Birau, Ion Sapdaru

Satire plutôt que réquisitoire, cet assemblage de légendes nées des absurdités de la dictature de Ceaucescu nous entraînent à la ville comme à la campagne et on rit beaucoup des mésaventures du militant zélé, du policier gourmand, des responsables du village qui attendent fébrilement une inspection, et des membres des services officiels qui ne cessent de faire retoucher les photos officielles (Giscard D'Estaina fait une apparition remarquée dans cette histoire).

Film à géométrie variable, ces contes ont comme fil conducteur l'incontournable Dacia et l'ambiance populaire, directe et joviale qui donne à ce film un humour efficace, qui fait parfois penser au cinéma populaire italien des années 60. Les histoires (vraies) ont été écrites par Mungiu, qui a également choisi les acteurs, mais chacun des réalisateurs a travaillé selon son style.

« Lorsque l'on traite de films collectifs, la déception est souvent au rendez-vous. Et pourtant, dans le cas présent, l'exception est de mise. En effet, hilarant, intelligent et



profondément sarcastique, Les Contes de l'Age d'Or conduit ses cinq histoires sur des niveaux différents, alternant reconstitution historique, situation souvent ubuesque et propos aussi cynique et distancié que satirique. »

http://www.excessif.com/cinema/critique-les-contes-de-l-age-d-or-4708919-760.html

« ... si l'on ressent l'absurdité des quatre sketches de ces Contes de l'Age d'Or, Cristian Munqiu lui confère une tonalité plutôt douce-amère, loin d'annoncer et de laisser deviner la violence qui secouera bientôt le pays et cette foule qui lynchera Ceausescu devant les caméras. C'est d'ailleurs ce qui rapprocherait ce film d'un certain Goodbye Lenin - où resurgit toute l'ambiguïté de se pencher sur un passé qui n'en finit pas de revenir. » www.kub3.fr/cinema/contes-de-l-age-d-or/

Jan NEMEC

Entre 1955 et 1960, Jan Nemec suit les cours de L'Ecole des hautes études cinématographiques de Prague. Avant de se lancer dans l'aventure du long métrage, Jan Nemec réalise un moyen métrage en 1963, *La Mémoire de nos jours*, un film de montage. Avec son premier long métrage, *Les Diamants de la nuit* (1964), il acquiert une notoriété internationale. Dans son second film, *La Fête et les invités* (1966), Jan Nemec critique la société totalitaire, ce qui vaut au film d'être bloqué pendant deux ans par les autorités en place. Avec *Les Martyrs de l'amour* (1966), il réalise trois contes : *Manipulant, Le Rêve de Nastenka* et *L'Orphelin Rudolf*. Là encore, par le jeu de la symbolique, Jan Nemec critique la docilité de la société. En 1968, avec l'invasion soviétique, il doit cesser un temps ses activités. Avant de s'exiler en Allemagne, il réalise un documentaire, Oratorio pour Prague puis gagne Munich où il met en scène *Le Décolleté* dans le dos en 1975 : huis clos sur la décadence d'une société bourgeoise en Suisse dans les années trente. Après avoir travaillé pour la télévision allemande et britannique, Jan Nemec collabore à la réalisation du film de Philip Kaufman, L'Insoutenable légèreté de l'être d'après l'oeuvre de Milan Kundera. Après la "Révolution de velours", Jan Nemec regagne la Tchécoslovaquie et met en scène, en 1991. Dans le feu des ardeurs royales puis en 1995. Nom de code : Rubis.

Les Tricheurs (Podvodníci)

Avec Milos Ctrnactv. Frantisek Havel. Josef Heil. Jan Vasák

Dans une chambre d'hôpital, deux vieillards se vantent de leurs succès dans la vie. Peu après, ils se retrouvent, tous les deux, à la morgue. Un employé s'aperçoit que rien de ce qu'ils racontaient n'était vrai. C'était des tricheurs.

Goran PASKALJEVIC

Né à Belgrade en 1947. Fils d'un journaliste et d'une professeur d'histoire, Goran Paskaljevic abandonne ses études d'architecture en 1967 pour suivre les cours de la fameuse école de cinéma de Prague, la FAMU. Il revient en Yougoslavie et réalise durant cing ans une guarantaine de courts-métrages, avant de travailler pour la télévision. En 1992, la montée du nationalisme le pousse à s'expatrier. Il revient en 1998 pour tourner Baril de poudre qui recoit le prix du meilleur film toutes catégories par la Critique internationale à la Mostra de Venise. Mais son film est très peu apprécié par les autorités serbes et il est obligé de fuir en France. Il tournera Mon cher ennemi en Irlande, avant de revenir une nouvelle fois dans son pays. En 2001, il fait partie des cinq meilleurs metteurs en scène de l'année d'après l'International Film Guide de Variety.

Son film Songe d'une nuit d'hiver est primé par le grand prix du jury à San Sebastian en 2004. Son dernier long-métrage. Les Optimistes a eu le Grand prix au Festival de Valladolid.

« Peut être que ce film a rencontré un tel succès parce que j'avais peu de problèmes à l'époque. Je faisais des films librement, en suivant mes impulsions naturelles. Jusqu'à ce jour, je considère La légende de Lapot comme l'un de mes meilleurs films. Dix ans plus tard, en 1983. La Balade de Narayame (Japon) de Shohei Imamura, un film sur le même sujet et les mêmes sentiments, a gagné la Palme d'Or à Cannes. Certaines personnes qui ont vu les deux films n'ont pas compris

comment des productions semblables, sur le même thème, pouvaient avoir été faites dans des pays de cultures si différentes ».

(Goran Paskaljevic, La tragi-comédie humaine, Ron Holloway, Paris 1997, p. 65)

« Le sentiment positif c'est quand le film est vrai et qu'il vous reste dans la tête » Goran Paskaljevic

Honeymoons (Medeni mesec)

(Fiction, Álbanie/Serbie/Italie/Hongrie, 2009, 95' Couleur, VOSTF) Avec Nebojsa Milovanovic, Jelena Trkulja, Jozef Shiroka, Mirela Naska

Deux couples venus des Balkans décident de tenter leur chance en Hongrie et en Italie, et sont forcés de constater que la terre promise se refuse à eux. Entre réalisme et absurde cette odyssée a l'art capter les moments d'espoir dans les situations les plus sombres, sur fond de violence au Kosovo.

Première co-production serbo-albanaise de l'histoire du cinéma Honeymoons donne à son auteur l'occasion de montrer encore qu'il sait être effronté et humaniste à la fois.

« Le réalisateur explore les conséquences de la Guerre des Balkans et la dictature de Hoxha en Albanie, ainsi que la manière dont les jeunes générations continuent de payer pour les actions de leurs pères. Il s'intéresse en particulier à l'instabilité économique que le conflit a causée et qui amène les gens, après des années de bains de sang et d'oppression, à quitter leur pays pour trouver une vie meilleure à l'étranger, où ils ne sont pas toujours bien accueillis. Cependant, contrairement à *The*



Powder Keg, la conclusion de Honeymoons, ouverte, laisse de l'espoir pour l'avenir. »

http://cineuropa.org/newsdetail.aspx?lang=fr&documentID=112516

Aleksandar Saša PETROVIC

Né en 1929 à Paris. Décédé en 1994 à Paris.

Petrovic s'est toujours considéré cosmopolite, non pas par ses origines, serbes, mais par le vécu de ses ancêtres qui ont toujours eu des liens très forts avec la France. En 1947 il fait les études à l'Académie du Film à Prague. Il poursuit ses études à la Faculté de Philosophie à Belgrade et obtient un diplôme en l'Histoire de l'Art. Il écrit de nombreux textes critiques et théoriques sur le cinéma.

En 1957 il réalise son premier court-métrage *Entre le ciel et le marais*. Le film représente la Yougoslavie pour la première fois au Festival de Cannes. Il est remarqué et primé. A partir de 1957 Aleksandar Petrović travaille pour tous ses films sur le synopsis, le script, le scénario, le dialogue, le choix de la musique et la mise en scène. Il a été un auteur complet de ses films. En 1962 Aleksandar Petrović est nommé professeur de mise en scène à l'Académie de Cinéma, Théâtre et Télévision de Belgrade. En 1961 il réalise son premier long métrage Elle et lui. Ce film marque le début du film moderne yougoslave. 1963 : Les jours. Ces deux films étaient les tout premiers films intimistes et pas de films de propagande. Aleksandar Petrović a été appelé par la presse occidentale « le porte-parole du nouveau cinéma en Yougoslavie », la presse yougoslave parle de

la décadence capitaliste.

1965 : *Tri* est un succès mondial. Aleksandar Petrović est invité à tous les grands festivals et primé. Tri est sélectionné pour l'Oscar du meilleur film étranger pour l'année 1966.

1967 : *J'ai même rencontré des tziganes heureux* est le premier film qui dépeint l'existence des Tziganes. Le film remporte le Grand prix spécial du jury au festival de Cannes en 1967 et le FIPRESCI. Il est sélectionné pour l'Oscar du meilleur film étranger pour l'année 1967 et nominé pour un Golden Globe aux Etats-Unis.

1968 : *Il pleut dans mon village* inspiré par *Les possedés* de Dostoievski dévoile le problème de la liberté dans un monde sans liberté.

1972 : Aleksandar Petrović est profondément persuadé du fort lien entre la littérature et le film, il se tourne vers la littérature russe avec *Le maître et Marguerite* qui a été extrêmement apprécié dans les pays d'Europe de l'Ouest et aux Etats-Unis, et a reçu de nombreux prix : au Festival de Venise le Lion d'Argent, prix de la critique et la plaquette d'or, le Prix de la biennale de Vienne, le Grand prix cinéma 73-74 « *Elle*» et beaucoup d'autres.

En 1973, le gouvernement communiste de Yougoslavie force Petrović à quitter la chaire de professeur de cinématographie à l'Académie de Cinéma, Théâtre et Télévision de Belgrade. Il part travailler en Allemagne et en France. Dès la parution du livre *Portrait de groupe avec dame d'Heinrich Böll* (Prix Nobel de littérature) Aleksandar Petrovic prend une option sur les droits d'adaptation. En 1977 il tourne le film avec Romy Schneider, Michel Galabru, Brad Dourif et Rudiger Vögler. Romy Schneider reçoit le prix du gouvernement allemand de la meilleure actrice.

« Figure de proue de la nouvelle vague yougoslave avec Trois (1965), récompensé à Cannes et fêté dans le monde entier pour J'ai même rencontré des Tziganes heureux, primé à Venise avec Maître et Marquerite, Alexandre Petrovic est la principale figure du cinéma yougoslave... »

Jean-Michel Frodon dans Le Monde



Le maître et Marguerite (Il maestro e Margherita)

(Fiction, Italie/Yougoslavie, 1972, 95', Couleur, VOSTF) Avec Ugo Tognazzi, Mimsy Farmer, Alain Cuny, Velimir 'Bata' Zivojnovic, Pavle Vujisic

Le maître est envoyé dans un asile psychiatrique. Dans un certain sens, c'est tout à fait logique parce qu'il proclame qu'il a vu le Diable...

« Ce roman de Mikhaïl Boulgakov est une oeuvre tellement considérable et touffue qu'elle défie par avance toute adaptation cinématographique, Fellini lui-même y renonça... A voir absolument. Hallucinant et sublime. » La Croix

Alexandre Petrović à propos de Le maître et Marguerite

« ...quelques mots sur la fin du film: le Maître est envoyé dans un asile psychiatrique. Dans un certain sens, c'est tout à fait logique parce qu'il proclame qu'il a vu le Diable. Mais nous savons pour l'avoir vu nous-mêmes dans le film que le Diable existe. Et l'on peut continuer à y croire jusqu'à la fin du film.

À la fin, le Maître qu'on a vu libéré de l'asile par le Diable est retrouvé encore dans sa chambre de l'asile. Mais cette fois il est mort. Le Diable, avec tous ses tours infernaux, n'était-il qu'un produit de l'imagination du Maître? Ou est-ce que tout ce qui est arrivé est-il réellement arrivé et la mort du Maître n'est-elle qu'une tromperie? Il n'existe pas de réponse.

Certains peuvent croire à l'existence du Diable, d'autres, s'ils le veulent, peuvent proclamer que le Maître, Boulgakov et moi-même nous l'avons seulement rêvé.

Je ne sais pas ce que le Maître et Boulgakov auraient pu dire à ce propos, car ils sont morts tous

deux, mais je suis plus enclin à croire en l'existence du Diable qu'à ne pas y croire. »

- « Le maître et Marguerite Lyrisme et magie. Le film a la pesanteur tranquille des chef-d'œuvres... Le maître et Marquerite est un film qu'il faut voir et revoir. » L'Express
- «... Ce Moscou des années 1920 où Boulgakov vivait alors la même sinistre expérience que son héros Maksoudov, car n'oublions pas que le génial écrivain fut condamné par le pouvoir stalinien à n'être ni lu, ni joué de son vivant. La mort de Maksoudov dans un asile psychiatrique, préfigure par ailleurs d'autres morts d'intellectuels rebelles dans d'autres asiles où on les enfermera, cette fois (thérapeutique paradoxale) pour que la folie assagisse leur esprit. » L'Aurore
- « Un des plus beaux films que l'on ait vu à Cannes...» L'Express
- «...Un délicieux régal de la comédie ironique.» Herald Tribune International
- « Il y a dans sa réussite plus du talent: cette passion indispensable pour que les bons films deviennent de grands films. » Le Journal du Dimanche
- « Le maître et Marquerite est un film d'une exceptionnelle beauté...» Die Press
- «...Un grand film. » Die Welt
- «...Le film le plus curieux de l'année. » The Times

Evald SCHORM

Né en 1931 à Praque, il réalisa 26 films entre 1959 et 1988. C'est avec le film intitulé Du courage pour chaque jour réalisé en 1964 qu'Evald Schorm fait une entrée fracassante dans le cinéma tchèque et impose son style. Il récidive en 1968 avec Le retour du fils prodigue, une oeuvre qui est une sonde profonde dans l'univers psychologique de ses contemporains. En 1969 il arrive encore à réaliser la tragi-comédie La fin d'un curé de village avant d'être réduit au silence par le régime communiste.

Après l'occupation de la Tchécoslovaquie par l'armée soviétique, les autorités ont cessé de tolérer les films de ce passionné de la vérité psychologique. Le cinéma lui étant interdit, Evald Schorm s'est tourné vers le théâtre et a signé quelques unes des productions théâtrales tchèques les plus remarquables des années 1970 et 1980.

La Maison de joie (Dům radosti)

Avec Josefa Pechlatová. Václav Zák. Ivan Vvskocil. Antonín Pokorny

Deux agents d'assurance démarchent pour leur compagnie et arrivent dans la maison d'un peintre très curieux. Chaque recoin est entièrement recouvert de peintures et la mère du peintre explique... Les placiers n'arrivent à rien...

Miloš SMIDMAJER

Miloš Smídmaier est né en 1959 à Litomerice en Tchéchoslovaquie (actuellement en République Tchèque). En 2009 il a aussi réalisé un long métrage It Is Hell with the Princess. En 1996 il a fait un documentaire, Profession : cinéaste, et en 1995 un documentaire de 15 minutes avec Lindsav Anderson. Miroslav Ondrícek et Jaromil Jires. I see the world as a white bus.



Miloš Forman : What doesn't kill vou...

(Miloš Forman: Co tě nezabije)

(Documentaire, République Tchèque, 2009, 100', Couleur.

Dans ce long métrage le réalisateur accompagne Milos Forman dans l'évocation de ses souvenirs, que ce soit à New York devant l'Hôtel Chelsea ou dans la salle de classe où il ne retrouve rien de ce qui fut son enfance mais où la caméra s'arrête sur une plaque commémorant sa famille.

Les photos, les entretiens et les séguences en

voiture permettent d'évoquer le parcours du réalisateur et font tout autant la part belle à sa vie familiale qu'aux épreuves de son parcours d'exilé: d'où le titre, tout ce qui ne vous tue pas vous rend plus fort.

Béla TARR

Né en 1955 à Pécs, Hongrie. Ouvrier avant de se lancer dans le cinéma, Béla Tarr tourne son premier long-métrage. Le Nid familial, en 1977. Une oeuvre réalisée en quatre jours alors qu'il n'a que 22 ans. Le cinéaste s'inscrit ensuite à l'Ecole supérieure de cinéma et de théâtre de Budapest. dont il ressort diplômé en 1981. Il pose les premiers jalons de son style caractéristique dans Macbeth (1982), un film qu'il tourne pour la télévision.

Créateur dès 1980 du studio indépendant Tàrsulàs (que les autorités hongroises fermeront cinq ans plus tard). Béla Tarr se forge peu à peu un style, lent et centré sur le social, notamment avec Damnation (1987), puis part enseigner à la Filmakademie de Berlin.

En 1994, après sept ans de travail pour adapter le roman, sort Sátántangó, film de plus de sept heures sur la chute du communisme, considéré par les observateurs comme son chef-d'oeuvre. En 2000. Béla Tarr tourne Les Harmonies Werckmeister, son premier film à être distribué en France... en 2003.

Il a commencé à travailler sur L'Homme de Londres dès 2004. Il a connu de nombreuses difficultés lors du tournage de cette adaptation du roman de Georges Simenon, avec notamment le suicide du producteur Humbert Balsan. Après un temps d'arrêt, il est tout de même parvenu à

boucler le tournage du film qui a connu l'honneur d'une sélection en Compétition Officielle lors du Festival de Cannes 2007.



(Fiction, Hongrie, 1994, 450', Couleur, VOSTF) Avec Mihály Vig, Putyi Horváth, László feLugossy. Éva Almássy Albert, János Derzsi

Un groupe d'âmes perdues dans la plaine honoroise balavée par le vent et l'incessante pluie d'automne. Dans la ferme collective livrée à l'abandon, ces quelques habitants végètent et complotent les uns contre les autres. lorsau'une rumeur annonce le retour de deux autres personnages que l'on crovait morts.



Cette nouvelle bouleverse ces êtres. Certains y voient l'arrivée du messie, d'autres redoutent celle de Satan... Dévastateur, fascinant dans chaque minute de ses sept heures, Sátántangó constitue une véritable épopée apocalyptique de notre temps.

« ... Béla Tarr n'est pas le genre d'homme à se contenter du radicalisme absolu d'une de ses ceuvres, aussi parfaite fût-elle. Damnation était divin? Sátántangó le fera passer pour mineur, laissant la rare certitude d'un film majeur du 7ème Art. Un des plus beaux qui soit. D'une durée irréelle (plus de 7h), d'une beauté surnaturelle, d'une ambition titanesque, Sátántangó est l'œuvre d'un perfectionnisté maladif, d'un artiste génial et intègre dont la quête d'absolu ne peut que laisser bouche bée. Les plans-séquences étaient interminables? Ils s'allongent encore, la réalisation se fait plus ample, plus universelle, la musique plus hypnotique, le suspense plus étouffant. Plus encore qu'avec Damnation. Béla Tarr place ici sa caméra à distance parfaite, emphatique, humaine, à la frontière imaginaire entre la distance du désintérêt et le zoom forcé. Il y a quelque chose d'oriental dans ce fait de tout filmer de la même manière, de trouver de la beauté en toute chose, même la plus insignifiante - même si l'acceptation laisse la place à une sorte de résignation – (à enlever). Chaque scène, chaque action, chaque seconde sont affrétées de la même importance vitale et vécues avec la même intensité bouleversante. Que ce soit la marche mortifère d'une gamine, la pause technique d'un écrivain ou le sommeil d'un groupe. Cette litanie des corps respire un lyrisme sourd et angoissant, entre horreur et grotesque. Par cette chorégraphie pesante et romantique des gestes les plus anodins, le réalisateur magyar nous convie simplement au ballet crépusculaire de la vie. Jusqu'à une conclusion aussi magistrale que tétanisante. » Ben Evans (D.W.: pas vu / B.E.: vital)

« *Sátántangó*, le tango de Satan, douze chapitres où la dérision et le grotesque viennent se mêler au pur effroi et au tragique, douze mouvements où les hommes se couchent dans l'alcool pendant qu'une enfant s'allonge dans la mort, douze foulées qui, à chaque avancée, ne cessent de revenir en arrière, comme douze pas de tango dans une salle pleine d'ivrognes, grande comme les plaines hongroises et bouchée comme un ciel d'automne.

Nous sommes en octobre. Les premières pluies tombent alors que se disperse le bétail d'une ferme au cours d'un prologue constitué d'un seul plan séquence d'une dizaine de minutes. D'entrée, Béla Tarr impose son geste, «plus proche de la vie que du cinéma», et signe son film. À prendre ou à laisser alors, ces lents travellings qui suivent des personnages fatigués en fond de cadre, ces plans qui durent plusieurs minutes sans presque un mouvement, ces actions quasi inexistantes, à peine un sommeil troublé par un corps qui s'effondre, un cri qui déchire l'espace, comme si tous ces êtres de lumières et d'ombres n'étaient que des songes révant leur humanité dans l'élasticité du temps.

C'est d'une communauté dont veut nous parler ce film, chaîne rouillée d'hommes et de femmes vivant sur un même territoire. Des ouvriers regroupés autour d'une ferme collective bientôt à l'abandon, alors que le régime communiste s'efface comme les murs décrépis se fendent sous la pluie. Le bétail a été vendu et certains se sont déjà discrètement entendus avec d'autres pour garder le produit de la vente. Le temps du partage et des promesses égalitaires est révolu. L'argent, ces liasses de billets humides, est une promesse d'Eldorado, un ailleurs où tout recommence sous le soleil des lointains. Les heures du capitalisme s'avancent au galop d'un rêve pourtant déjà en cendres. Car ce premier matin prédit des temps imprévus. Des cloches sonnent, improbables en ce lieu où la seule église proche n'en possède pas. Et bientôt s'annonce le retour d'un certain lrimias, que l'on croyait décédé, accompagné de son fidèle acolyte Petrinia. Ressuscité d'entre les morts, éveillant espoir et crainte, est-il un messie cet homme dont le nom hongrois signifie Jérémie ? A-t-il, comme le prophète, caché l'Arche d'alliance pour la rapporter en bâtons de dynamite à l'heure des temps nouveaux ? Ou n'est-ce que ce simple escroc qui, profitant de la mort d'une enfant, saura soutirer tout l'argent de la communauté tout en remplissant son rôle d'informateur pour le compte de la police ? (...)

Voilà bien une œuvre exemplaire de cet art phénoménologique où la sculpture dans le temps est moins une découpe au burin qu'un modelage de la durée. Ces plans séquences dont on ne dira jamais assez la beauté murmurante, lentes chorégraphies de corps abandonnés puis repris dans

des cadres mus par de discrets travellings, veulent épouser au plus près la plasticité temporelle des événements vécus. Le montage condense ou ralentit l'action mais il ne la découpe presque jamais : Béla Tarr revient ici à un cinéma primitif qui n'aurait jamais connu l'ellipse et la suture. D'où ce sentiment d'assister à la redécouverte d'un art parfaitement neuf, repris sur l'autel brisé des codes d'un cinéma classique au bord de l'épuisement, débarrassé de tout surmoi cinéphilique comme s'il ne fallait filmer que la vie, la vie seule, splendide, nue et misérable. (...)

Sátántangó se clôt sur une image noire, un caveau scellé qui nous ferme la vue. Après sept heures et vingt-cinq minutes de projection, à guetter le monde en y suspendant notre propre présence, nous voilà donc au cœur de la Nuit, comme si le film nous abandonnait dans cette paix cauchemardesque, silencieuse et obscure. Est-ce là tout ? Non. Béla Tarr est cinéaste, un des plus grands aujourd'hui, et comme tel ne parle des morts que du côté de la vie, comme si le monde et sa représentation ne devaient jamais cesser de dialoguer sans pour autant se confondre.

Alors la lumière se rallume, nous sortons de la salle et c'est un monde entièrement neuf qui s'offre à nous, car nous savons avoir franchi ses ténèbres. Peu nombreux sont les films qui vous transforment à ce point. »

Sátántangó de Béla Tarr, par Guillaume Orignac

Valéri TODOROVSKI

Né en 1962 à Odessa. Diplômé de la faculté BGIF « scénario de cinéma » sous la direction de Kouznetsov et Paramonova.

Auteur des scénarios de 11 films. Les cyniques (1991), l'Amour (1991), Sous l'eau sombre (1993). A partir de 2000, il est producteur pour la chaîne TV RTR. Il a notamment produit les films : L'Admirateur (2000), Lady pour un jour (2001), Tartarin de Tarascon (2003). Séries TV : Kamenskaya (1999-2000), Fenêtres de Moscou (2001), La brigade (2002), Taïga, direction survie (2002), Ciel et terre (2003). Il a été nominé par la Guilde des amateurs et des critiques de cinéma de Russie pour le Bélier d'or pour le film Le pays des sourds, nominé pour le prix TEFI (Académie TV russe) comme producteur de la série TV Idiot .

Lauréat de plusieurs festivals du film en Russie et à l'étranger.

Les Zazous (Стиляги)

(Fiction, Russie, 2008, 115', Couleur, VOSTF)

Avec Anton Shaqin, Oksana Akinshina, Evgeniya Khirivskaya, Maksim Matveev

Comédie musicale. A Moscou au début des années 50, des jeunes se battent pour le droit de ne pas être comme les autres – d'écouter une autre musique, de s'habiller différemment et,

bien sûr, de s'aimer. Tubes à succès, chorégraphie éblouissante, sujet captivant et bouleversante histoire d'amour dans de somptueux décors.

« Dans ce film très coloré et résolument rock, Valéri Todorovski met magistralement en scène et en musique les morceaux de vie de jeunes anti-conformistes, grands fans de l'Amérique, du jazz et de l'amour libre qui se battent pour leur liberté d'exister contre les

jeunes du Komsomol stalinien. Dans le Moscou des années cinquante, ceux-ci se retrouvent sur leur Broadway local ou dans la piaule d'un pote pour faire la fête et danser le Boogie-woogie. Les deux camps se font la guerre et des amours naissent, le tout sur fond de musique rock, de rap et de chorégraphies à couper le souffle. Tous les plus grands tubes du Rock russe (Tsoi, Tchaïf, Boutousov...) sont adaptés à l'histoire du film et s'additionnent à merveille au scénario, aux décors, aux costumes et aux superbes performances des acteurs pour donner à ce film singulier toute sa vivacité. » http://kino.centrerussemons.net/index.php?option=com_content&view=article&id=87:zaz&catid=3 5:films&temid=55

"Tubes à succès, chorégraphie éblouissante, sujet captivant et bouleversante histoire d'amour dans de somptueux décors."

http://cine.ados.fr/films/les-zazous/

Filippos TSITOS

Né en 1966 à Athènes, Filippos Tsitos, parallèlement à ses études de marketing à l'Université, travaille comme photographe, assistant-réalisateur pour des documentaires et producteur d'émissions musicales à la radio. En 1991, il se forme à la réalisation à la German Film and Television Academy à Berlin. Il réalise également de spots publicitaires et des séries télévisées policières pour une chaîne allemande. L'Académie de Platon est son second long métrage après *My Sweet Home* (2001).

Akadimia Platonos (Ακαδημία Πλάτωνος)

(Fiction, Grèce, 2009, 103', Couleur, VOSTF) Avec Antonis Kafetzopoulos, Anastasis Kozdine, Yorgos Souxes, Maria Zorba

Stavros tient un bureau de tabac dans le quartier de l'Académie de Platon à Athènes. Il passe ses journées assis devant son magasin, en compagne d'autres commerçants à se plaindre de l'afflux dans la ville des migrants albanais et chinois. Un des leurs possède même, pour leur plus grande fierté, un chien qui aboie au passage d'Albanais. Sa femme



l'ayant quitté depuis longtemps, Stavros consacre ses soirées à sa mère âgée. Grec et fier de l'être, son unique refuge est un nationalisme complaisant et, dans les moments les plus noirs, il peut toujours se consoler en se disant qu'il n'est pas Albanais. Jusqu'au jour ou un événement semble lui donner tort ...

Selon le réalisateur, l'attitude nationaliste de Stavros et de ses amis - qui s'estiment supérieurs aux immigrants qu'ils regardent passer est une «maladie» paralysant ceux qui en souffrent. Le nationalisme balayant la tolérance, l'humanité et légitimant la paresse les préjugés. Pour Filippos Tsitos, le chauvinisme grec est exacerbé par la conviction qu'ils descendent directement de la Grèce de Socrate et de Platon. Mais, loin de la simple polémique, Akadimia Platonos dresse un portrait subtil et comique de personnages tout en nuances. Et l'on sent même, a travers la caméra de Filippos Tsitos, une certaine tendresse pour ses congénères...

« Filippos Tsitos avec son second long métrage, L'académie de Platon nous a enchantés ; un film simple, un film familial, un film social, un film sur le racisme ordinaire envers les albanais et les chinois aujourd'hui en Grèce, sans pour autant être démagogique ni glauque. Un film drôle et émouvant, des acteurs magnifiques. » Antoinette Doine!

http://www.versionoriginale.ouvaton.org/article.php3?id_article=805

Felix VAN GROENINGEN

Felix Van Groeningen a étudié pour sa licence en Arts audiovisuels à l'Académie royale des beaux Arts de Gand. A 32 ans, *La merditude des choses* est son troisième long métrage; il a aussi réalisé trois courts métrages et a travaillé pour le théâtre.

La merditude des choses (De helaasheid der dingen)

(Fiction, Belgique, 2009, 108', Couleur/NB, VOSTF)

Ävec Kenneth Vanbaeden, Valentijn Dhaenens, Koen De Graeve, Wouter Hendrickx, Johan Heldenbergh



Gunther Strobbe, 13 ans, partage le toit avec sa grand-mère, avec son père et ses trois oncles. Quotidiennement, Gunther baigne dans un climat de beuveries effrénées, de drague éhontée et de glande constante... Tout porte à croire qu'il subira le même sort. A moins qu'il ne parvienne à se "démerder" de là ...

Ce film est né d'une rencontre entre Felix Van Groeningen et les livres de Dimitri Verhulst, chez qui il a aimé l'art d'embarrasser l'autre tout en l'accueillant positivement. Il a été conquis par son art de mettre « en

lumière toutes les failles humaines sans compromis mais avec humour... ce n'est qu'à la fin que vous découvrez l'unité de ce qui semblait, à priori, un récit décousu. » Il était persuadé que l'adaptation de ce roman de 2006 serait impossible, mais dès qu'il décida de s'y attaquer, il convint avec son équipe et l'auteur du roman que « le film serait de toute façon meilleur que le livre ».

Il avoue avoir « collé au matériau de base », et la condition sine qua non de toute adaptation, selon lui, c'est de tomber vraiment amoureux de l'oeuvre de départ.

Et si Van Groeningen nous offrait là un art nouveau de faire du cinéma populaire, de trouver matière à créer dans la 'bruité' des choses et des hommes, et de faire que cet art sublimant creuse le réel pour retrouver l'humanité profonde de ceux auxquels le langage et la culture manquent et qui n'ont, de fait, aucun raffinement. Felix Van Groeningen ne filme pas comme Bruno Dumont ou les frères Dardenne mais son cinéma puise sa force dans le même terreau. L'humour qu'il cultive donne du sens à ses descriptions impitoyables de la vulgarité, de la méchanceté, de la folie (le championnat mondial de la boisson) et de la violence faite au corps et à l'âme de l'enfant qui est le héros du film. Faire passer du rire aux larmes sans tomber dans les pièges du cynisme ou de la sinistrose (en ce sens son film est très éloigné du Fish Tank de Andrea Arnold), voici l'art consommé d'un réalisateur qui nous réserve un bel avenir.

Rythmée par les chansons de Roy Orbison et l'excellente musique originale, à tous les sens du terme, de Jef Neve, cette reconstitution contemporaine des années 80 ne manquera pas de séduire par son brio et sa superbe.

http://www.mk2images.mk2.com/docs/577-1255446962-1256.pdf

Ivan VYRYPAYEV

Ivan Vyrypaev est né le 3 août 1974 à Irkousk. En 1995 il a terminé des études d'acteur à l'École de théâtre d'Irkousk. De 1995 à 1998 il a travaillé comme acteur, d'abord au théâtre Magadanski puis au Théâtre du drame et de la comédie *Kamtchatka*. En 1998 il crée le théâtre-studio L'Espace du jeu à Irkoutsk. En 1998 il suit les cours par correspondance de l'École Supérieure de théâtre Chtchoukine de Moscou, département de mise en scène. De 1999 à 2001 il enseigne dans la section de formation des acteurs à l'École de théâtre d'Irkoutsk. En 2001 il collabore au Centre « Teatr.doc ». En 2005, il collabore à la création du théâtre Praktika. Il crée la même année l'agence de projets artistiques OOO « Mouvement Охудèпе (ООО "Пвижение Кислород").

Ivan Vyrypaev a écrit plusieurs pièces de théâtre, parmi lesquelles **Juillet** (Июль), **Oxygène** (Кислород), **La ville où je suis** (Город, где я), **Rêves** (Сны). Il a écrit plusieurs scénarios de films.

Oxygène (Кислород)

(Fiction, Russie, 2009, 75', Couleur, VOSTF)

Manifeste cinématographique. La création de dix clips musico-dramatiques brillants et novateurs

avec des variations dans le style rap sur le thème des dix commandements peut apparaître comme une pure provocation. L'oxygène permet de combler le déficit d'énergie vitale, calme le système nerveux, contribue à rétablir les forces et améliore de manière générale l'humeur du spectateur.

'Oxygène' est un film de nouvelle génération raconté dans un langage moderne. 10 clips mégastylés forment une histoire romantique qui, en imprégnant l'air d'amour, fait battre le coeur plus vite, respirer plus profondément et purement. L'oxygène pur permet de combler le déficit d'énergie vitale, calme le système nerveux, contribue à rétablir les forces et améliore de manière générale l'humeur du spectateur.

Meilleure réalisation, Festival ouvert de cinéma russe Kinotavr, Russie, 2009

Prix de la Guilde des critiques et historiens du cinéma, Festival ouvert de cinéma russe Kinotavr. Russie. 2009



En octobre 2001, Ivan Vyrypayev avait promis : « Viendra le jour où les gens réaliseront que la chose la plus importante dans un texte c'est la façon dont les lettres sont disposées convenablement. Ce moment viendra. Il reviendra; il était déjà là. Le jour viendra où il n'y aura plus d'intrigues et où la voix des narrateurs disparaitra. Rien que les lettres captiveront le lecteur. Car le lecteur n'a qu'une envie quand il lit : reconnaître des signes familiers. Ce jour viendra. »

Oxygène est le rappeur qui déclame ses textes à la radio.

« Alors qu'il ne réussit pas à déclencher la dynamique de l'identification chez ses spectateurs, les poèmes d'Oxygène arrivent à créer une langue qui pourrait être utilisée pour décrire une situation dans laquelle il n'y pas de héros. Au niveau du thème Oxygène est bien une nouvelle version russe du Décalogue: les dix poèmes sont dix commentaires des dix commandements. Ou, pour être plus précis, Oxygène donne une version de ces commandements déconstruite par la négation, en transformant les injonctions de ces commandements en leur contraire. 'Tu ne tueras pas' (titre1) devient une chanson sur le meurtre. 'Tu ne désireras pas la femme de ton voisin' (titre 2) devient une chanson sur l'adultère. » Serguei Alex. Oushakine, Princeton University

Pieter ZANDVLIET

Martin Pieter Zandvliet est né en 1971 à Fredericia au Danemark. Il a appris seul l'écriture et la réalisation et a d'abord travaillé en tant que monteur sur plusieurs documentaires. Son premier film, *Angels of Brooklyn*, a été sélectionné dans de nombreux festivals dont celui de Toronto. Il a ensuite écrit et réalisé plusieurs courts métrages. *Applaus* est son premier film de fiction.



Applause (Applaus)

(Fiction, Danemark, 2009, 85', Couleur, VOSTF) Avec Paprika Steen, Michael Falch, Otto Leonardo Steen Rieks, Noel Koch-Søfeldt

L'actrice Thea Barfoed, très estimée des critiques et du public, a traversé une période difficile qui l'a conduite au divorce et à la perte de la garde de ses deux petits garçons. Pour retrouver le contrôle de sa vie, elle doit prouver à Christian, son ex-mari, à lui ainsi qu'à ellemême, qu'elle est capable de retrouver une vie stable. Thea affronte les exigences de la scène alors que son passé la hante.

« Selon moi, Applause est un film qui aborde le thème de la trahison. Sur la façon dont nous, êtres humains, trahissons jusqu'à nos proches lorsque nous avons été nous-même trahis. Sur les difficultés que nous avons d'avoir confiance en autrui et de juger ce qui est bien ou mal. Sur ce qu'il y a de complexe à espérer quelque chose de mieux. Sur les réactions extrêmement égocentriques ou incroyablement généreuses, sur cet enchevêtrement d'abattement, de découragement et de dépit : le tout dans l'espoir d'être vu, écouté et aimé. » Martin Pieter Zandvliet

Dragomir ZUPANC

Né à Ljubljana en 1946, diplômé à l'Ecole d'Art Dramatique de Belgrade dans la promotion d'Alexandre Petrovic. Il a réalisé plusieurs films et projets pour la télévision. Il écrit des scénarios pour le cinéma et la télévision ainsi que des critiques. Ses films, portraits sur les réalisateurs les plus importants de l'ex-Yougoslavie (Želimir Žilnik, Karpo Godina) de la série Contribution à l'histoire du cinéma yougoslave et la pornographie politique ont été présentés dans de nombreux festivals et ont été récompensé au festival de Bar, Belgrade, Gorica. Il est le réalisateur en chef de la chaîne RTS à Belgrade.

Danilo Kiš : souvenirs et témoignages

(Данило Киш: Успомене, сећања)

(Documentaire, Serbie, 2009, 62', Couleur/NB, VOSTF)

Film-portrait de l'écrivain serbe Danilo Kiš qui se considérait comme un écrivain d'Europe Centrale, tant à cause des sujets qu'il traitait, que par ses origines. A travers des témoignages de Dragoslav Mihajlović Mihiz, critique littéraire serbe, de Peter Esterhazi, écrivain hongrois et de ses éditeurs. La parole de Kiš est conservée à travers des extraits d'entretiens avec Bora Krivokapić et Dževad Sabljaković.

Journée au Moulin d'Andé : Films et rencontres

Le Moulin d'Andé, dans le département de l'Eure, est un lieu magique où fut tourné entre autre le film légendaire 'Jules et Jim' de François Truffaut. Nous vous invitons à participer à la projection de deux films du réalisateur russe Slava Ross en sa présence, ainsi qu'à un programme de court-métrages issus de l'Europe balkanique et de Russie suivi de débats.

Daniel ERDELYI

411-Z (2008 - Hongrie- 7')

Une péniche sur le Danube. Un beau jour d'été sans souci. Le ragout dans le chaudron, un petit vin sous la main pour l'arroser. A part cela, tout va strictement selon les règles nautiques. Cependant, quelque chose tourne mal...

Marian CRISAN

Megatron (2008 - Roumanie - 15')

Maxim habite seul avec sa maman dans un village près de Bucarest. C'est l'anniversaire de ses 8 ans. Pour fêter, sa mère l'emmène à Bucarest, chez McDonalds. Maxim fera tout pour rencontrer son père qui habite dans la ville.

Ciprian ALEXANDRESCU

Interior scara de bloc (2008 - Roumanie - 16')

Une histoire qui pourrait arriver à n'importe qui. La mort d'un type déclenche une réaction en chaîne parmi plusieurs de ses voisins. Une caricature du monde basée sur une histoire vraie.

Lukas GLASER

Naus (2008 – République Tchèque – 14')

La philosophie n'est pas morte mais le personnage principal de cette histoire l'est presque.

Slava ROSS

Slava Ross est né en Sibérie en 1966 et a fait ses études de théâtre à Novossibirsk où il a commencé une carrière d'acteur au théâtre "Krasny Fakel". En 1995, il crée un fonds de cinéma pour enfants, puis prend part à un projet théâtral international aux USA, "Le lion en hiver". En 1999, il entre au VGIK (Institut National du Cinéma) à Moscou. En 2001, Slava Ross reçoit une bourse du "Fonds Serguei Eisenstein" qui l'a désigné meilleur étudiant. En 2002, il réalise son premier court métrage MEAT (14') qui a remporté de nombreux prix internationaux. En 2004 il crée, la société de production Tundra Films. En 2005, Slava Ross est lauréat du programme Résidence du festival de Cannes, ce qui lui permet de travailler pendant 4 mois à Paris puis pendant 3 mois au Moulin d'Andé Céci sur son projet de scénario du long métrage SIBERIE MON AMOUR, actuellement en postproduction.



Meat (2002 – 14' - Мясо)

Une jeune veuve reçoit un homme régulièrement chez elle, plus par intérêt que par amour. Mais ces rencontres influencent négativement le jeune fils de la dame.

Fat stupid rabitt (2006 –90') Тупой жирный заяц

Cette comédie lyrique raconte l'histoire d'un acteur d'un théâtre provincial pour enfants qui a joué toute sa vie le rôle d'un lapin jaune. Et pourtant il rêve de jouer du Shakespeare

Vladimir PERISIC

Dremano oko (2004 – France, langue Serbo-Croate sous-titré Français – 31')

Stefan, 13 ans, part en week-end chez ses grands-parents à la campagne. De retour en ville, le lendemain, il découvre que beaucoup de personnes ont été tuées pendant des manifestations. Ses parents n'en semblent pas affectés. A l'école, ce n'est pas tout à fait la même chose.

Boris MITIC

Journaliste professionel il a réalisé son premier film **Pretty Dyana** avec une seule caméra et un ordinateur. Il a reçu onze récompense pour l'histoire autour de cette voiture dans les faubourgs de Belgrade. Il a dirigé UNMIK Titanik, documentaire sur la vie de 100 personnes qui n'ont pu quitter leur immeuble pendant 4 ans, car il était sous la protection des nations unies.Le titre initial de son dernier film était **Aphocalyse now!**

Goodbye, how are you? (Documentaire, Serbie, 2009, 60', Couleur, VOSTF)

Un essai documentaire satirique sur la résistance par le langage et l'humour, filmé en trois ans sur 50,000km de petites routes balkaniques, illustré par une curieuse collection de 400 images et commenté par un narrateur fictif qui mourrait pour ces crovances. mais qui ne croit plus en rien.

Un collage audacieux d'images, d'histoires, d'idées, qui n'est pas sans rappeler Chris Marker. Des aphorismes en abondance qui créent une sorte de conte de fée impertinent.

Alexander GUTMAN

Né en 1954, Alexander Gutman a commencé ses études à l'Institut polytechnique de Léningrad et les a terminées en 1978 à l'Institut Gerassimow de cinématographie. Durant les trente dernières années, il a collaboré à plus de cinquante documentaires comme producteur, réalisateur et caméraman et a remporté de nombreux prix.

17 Août (Fiction, Russie/Pologne/Finlande, 2009, 62', VOSTF)

Un jour de la vie de Boris Bezotechestvo, enfermé dans la première prison russe pour condamnés à perpétuité. Indépendamment du crime commis par le détenu, le film montre l'inhumanité de l'isolement carcéral à perpétuité qui se termine seulement lorsque l'interné ressort les pieds devant par une porte latérale du bâtiment grillagé.

Avec l'exemple de Bezotechestvo, le réalisateur esquisse une parabole visionnaire du déclin d'une société ; il dépeint, par sécheresse formelle aux rares couleurs, un sombre tableau de la dissolution de l'ordre moral et social.

Rencontres et événements

Table rondes, signatures, séances spéciales, atelier sonore à Paris

Film politiquement correct ou pudding européen?

Débat avec la participation de Nevena Dakovic, Paul Ryan et Radu Stoenescu au cinéma l'Entrepôt

Nevena Dakovic est Docteur et Professeur de Théorie Cinématographique et d'Etudes Filmiques à la Faculté des Arts Dramatiques de Belgrade.

Elle a écrit trois ouvrages (Melodrama is Not a Genre, 1995, Dictionary of Film Theoreticians, 2002; Balkan as (Film) Genre: text, nation, representation, 2008). Ses travaux de recherche ont pour objet la représentation de l'identité (nationale et multiculturelle) dans les cinématographies.

Paul Ryan, critique de cinéma et de photographie a écrit de nombreux articles pour des revues et des journaux. Il a publié une biographie de Marlon Brando et du photographe Willy Ronis. Il a été directeur de publication des ecrits de Lindsay Anderson réunis dans l'ouvrage Never Apologise :the Collected Writings of Lindsay Anderson (Plexus, 2004).

Radu Stoenescu est philosophe, diplômé de l'université de la Sorbonne. C'est un rescapé de l'Age d'Or de Ceausescu, vivant entre la France et la Roumanie. Spécialisé dans l'anthropologie, et ses liens avec la psychanalyse, la politique et la religion, il est notamment l'auteur de Gandhi, l'exilé volontaire, 2007. Il écrit régulièrement dans deux journaux politiquement incorrects: Riposte Laïque et Causeur.fr

Hommage à Bohumil Hrabal



Les petites perles au fond de l'eau (Perlicky na dne)

de Jiří Menzel, Ján Němec, Evald Schorm, Věra Chytilová, Jaromil Jires (Court-métrages, Tchécoslovaquie, 1965,

107', NB, VOSTF)

Avec Pavla Marsálková, Milos Ctrnacty, Josefa Pechlatová, Vera Mrázkova, Dana Valtová

Film manifeste de la génération dite de la jeune vague (début des années 1960) qui va symboliser le Printemps de Praque. Il s'agit

d'une adaptation d'un recueil de nouvelles de Bohumir Hrabal, l'auteur préféré des cinéastes tchèques de cette période. La petite perle au fond... et la petite part de Dieu présente en chaque être humain, selon Hrabal. Et chaque court-métrage est une vraie perle.

« A l'arrivée de la nouvelle vague, l'œuvre de Bohumil Hrabal, écrivain dont l'importance et la renommé sont équivalentes à celle de Capek, commence à susciter beaucoup d'intérêt. Les écrits de Hrabal sont des réflexions politiques sur la vie, un peu à l'écart de la société. C'est le coup de chapeau de l'originalité, du non-conformisme auto-défensif, inclassable. Les petites perles au fond de l'eau (1965) n'est pas seulement le film manifeste de la nouvelle vague (Jiri Menzel, Jan Nemec, Evald Schorm, Vera Chytilova, Jaromil Jires), mais il a marqué tout le courant spirituel de cette génération, tout comme Un fade après-midi (Ivan Passer, 1965) et Brutalités récupérés (Juraj Herz), qui développent une philosophie humaniste non normative. Les deux premières adaptations d'œuvres de Hrabal – bien d'autres suivront – sont de cette veine anticonformiste. Il s'agit de Trains étroitement surveillés (1966) et des Alouettes sur le fil / Alouettes, le fil à la patte (1969) de Menzel »

Un guart de siècle de Métamorphoses par Galina Kopanenova (extrait)

« La chute du Mur de Berlin devait bien évidemment modifier la situation politique de la Tchécoslovaquie et, conséquence directe, de la situation de la culture. Les films censurés réapparurent au grand jour. Une nouvelle génération de cinéastes cherche désormais à s'imposer. Mais — est-ce de ma part l'effet d'une certaine nostalgie ou la crainte d'une envahissante standardisation « à l'américaine » - il semble que le feu d'artifice ait quelques mal à renaître. Avec les bouleversements politiques, la tentation est grande de tourner le dos au passé et d'emprunter une voie nouvelle. Fort bien. Mais le danger guette : celui de perdre son identité culturelle. Cette identité tchèque et slovaque me paraît en effet unique. Il est présomptueux de vouloir la rattacher à d'autres, il est suicidaire de vouloir la couper de ses racines . J'aimerais pouvoir citer en guise de conclusion une phrase d'un jeune et talentueux romancier thèque Václav Jamek : « Le tragique n'est jamais aussi fort que lorsqu'il prend le visage de l'humour. » Ce pourrait être la traduction tchèque d'une autre belle formule : « L'humour est la politesse du désespoir. » En d'autres termes je dirais que si l'on choisit d'être marxiste, mieux vaut sans doute être du côté de Groucho que du côté de Karl. »

Préface de Le cinéma tchèque et slovague par Jean-Loup Passek (extrait)

Signature d'Antoine de Baecque

Au cinéma l'Entrepôt, après la projection du film d'Emmanuel Laurent Deux de la vague. Truffaut-Godard, une amitié, Antoine de Baecque signera son livre Godard (Grasset).

Antoine de Baecque, historien spécialisé dans la vie culturelle et politique du XVIIIe siècle, enseignant à l'université de Versailles, C'est principalement grâce à ses travaux consacrés au cinéma qu'Antoine de Baecque est connu du grand public. Ancien rédacteur en chef des Cahiers du cinéma, il a également dirigé les pages culture de Libération. Auteur d'une histoire des Cahiers du cinéma en 1991, on doit à ce spécialiste de la Nouvelle Vague des essais de référence sur des réalisateurs comme Andrei Tarkovski, Manoel de Oliveira ou encore François Truffaut. Directeur des éditions Complexe et de la collection Ramsay cinéma, Antoine de Baecque est présent sur tous les fronts médiatiques pour partager sa passion du 7e art.

Nuit Satantango

A l'Institut Hongrois, de minuit à 7h30 projection de *Satantango* (deux pauses café et petit déjeuner à l'issue de la projection).

Destins européens: Danilo Kiš

Au Centre Culturel de Serbie, après la projection de Danilo Kiš:

Souvenirs et témoignages (Данило Киш: Успомене, сећања), débat en présence du réalisateur Dragomir Zupanc

Débat : Est-Ouest, les enjeux thématiques du cinéma européen

A l'Institut Hongrois, après la projection du film d'Emmanuel Finkiel *Nulle part terre promise* (20h), débat avec la participation de Claude Fischer (présidente) et Phippe Herzog (président-fondateur) de Confrontations Europe, Yvette Biro et Kristian Feigelson

Yvette Biro est essayiste, scénariste, professeur émérite de l'Université de New York. Elle est auteur de nombreux livres et essais consacrés à l'esthétique du cinéma publiés en onze langues. Son dernier livre Le temps au cinéma: le calme et la tempête est paru en 2007. Elle signe le scénario du film Delta de Kornel Mundruczo en 2008.

Kristian Feigelson, sociologue, spécialiste du cinéma des pays d'Europe centrale et orientale. Il est maître de conférence à l'Université de Paris III ou il enseigne la sociologie du cinéma et de l'audiovisuel. Il est chercheur associé au CESTA, à l'IRCAV (Institut de Recherche sur le Cinéma et l'Audiovisuel) et chercheur associé à l'INALCO (Observatoire des États-Post Soviétiques).

Atelier de création sonore de Branislava Stefanovic

SANS EQUILIBRE

Enquête pendant le festival :

- * Avant la projection
- * Auto-enquête pendant la projection
- * Après la projection

Le montage sera effectué après le festival

SANS EQUILIBRE WITHOUT BALANCE INNER MEASURING MESURE DE SOI

***dis moi le mot le plus triste que tu ***dis moi le plus beau mot que tu connais connais

Du matériel tourné je ferai une balance

Je mettrai les réponses de deux côtés de la balance que je tournerai jusqu'à leur total accord

Index auteurs

Alexandrescu Ciprian 40 Anderson Lindsay 7 Balabanov Aleksey 8 Basco Peter 10 Chytilová, Vera 11 Crisan Marian 40 Dordjevic Mladen 13 Erdelyi Daniel 40 Finkiel Emmanuel 13 Forman Miloš 14 Glaser Lukas 40 Gutman Alexander 41 Höfer Hanno 28 Jendreyko Vadim 16 Jires Jaromil 16 Jude Radu 17 Kalev Kamen 18 Kerekes Peter 19 Kieslowski Krzysztof 20 Komandarev Stephan 21 Laurent Emmanuel 23

Lipsky Oldrich 22

Lounguine Pavel 23

25 Lungulov Darko 26 Malle Louis 28 Marlucescu Räzvan 27 Menzel Jirí 41 Mitic Boris 27 Mungiu Cristian 29 Nemec Jan 29 Pascaljevic Goran 41 Perisic Vladimir 30 Petrovic Alexandar 28 Popescu Constantin 40 Ross Slava 32 Schorm Evald 32 Smídmajer Miloš 33 Tarr Béla 35 Todorovski Valéri 36 Tsitos Filippos 27 Uricaru Ioana 37 Van Groeningen Felix 38 Vyrypayev Ivan Zandyliet Martin

Zanussi Krzysztof

39 Zupanc Dragomir



Le Moulin d'Andé - CÉCI Centre des écritures cinématographiques

Partenaire du Festival L'Europe autour de l'Europe

Ouverture Dimanche 14 Mars au Théâtre du Moulin d'Andé

Susciter,
soutenir
et
défendre
l'émergence
d'écritures
cinématographiques
exigeantes

Pour plus d'informations: Tél. +33 (0)2 32 59 70 02 ceci@moulinande.asso.fr www.moulinande.fr







